

## LE DÉCLIN DU MONDE MUSULMAN À PARTIR DU MOYEN ÂGE : UNE REVUE DES EXPLICATIONS

Jacques BRASSEUL\*

*Résumé* - Depuis son apogée au Moyen Âge, le monde musulman a perdu la première place parmi les grandes civilisations, laissant la révolution scientifique se dérouler en Europe occidentale au XVII<sup>e</sup> siècle et la révolution industrielle aux XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup>. De même, le système politico-économique moderne de la démocratie capitaliste de marché, qui tend à être adopté un peu partout, est né en Europe à ces mêmes époques. Cet article présente dans une première partie les caractères du recul et passe en revue dans une seconde partie les principales théories explicatives, depuis les facteurs géographiques jusqu'aux facteurs institutionnels, en passant par les analyses économiques ou démographiques.

**Mots-clés** - ISLAM, MOYEN ÂGE, DÉVELOPPEMENT, TECHNIQUES, AGRICULTURE, ÉCHANGES INTERNATIONAUX, DÉMOGRAPHIE, INSTITUTIONS, RELIGION, ESCLAVAGE, VILLES, TRANSPORTS, GENRE.

**Classification JEL** : N2, N3, N4, P4, P5, R4.

---

\* CRERI, Université du Sud Toulon-Var.

"Pendant la conversation, le général Bonaparte dit aux cheikhs que les Arabes avaient cultivé les arts et les sciences du temps des califes, mais qu'ils étaient aujourd'hui dans une ignorance profonde et qu'il ne leur restait rien des connaissances de leurs ancêtres : le cheikh Sadat répondit qu'il leur restait le Coran qui renfermait toutes les connaissances. Le général demanda si le Coran enseignait à fondre les canons. Tous les cheikhs présents répondirent hardiment que oui." (cité par Laurens, *L'Expédition d'Égypte*, Armand Colin, 1989)

La question du déclin de la civilisation islamique depuis le Moyen Âge n'en finit pas d'alimenter les débats des historiens, des sociologues, des géographes et des économistes<sup>1</sup>. Braudel (1979) parle de "l'irritant problème de la décadence, problème malheureusement sans solution". Ce sont pourtant ces solutions, ces explications, qui seront présentées ici, à travers des extraits de textes significatifs. Bernard Lewis, dans son histoire du Moyen-Orient (1996), décrit le triple apport culturel du monde musulman : l'apport perse depuis l'Antiquité, l'apport arabe à partir du VII<sup>e</sup> siècle, et l'apport turc depuis le XI<sup>e</sup>. Il est aussi influencé par l'Asie centrale et la Chine, la puissance de cette dernière ayant pour effet de rejeter les envahisseurs vers l'Ouest, vers l'Islam, comme ce fut le cas pour les Mongols, puis les Turcs, fondateurs de l'Empire ottoman. L'actualité des dernières années a mis ce vaste ensemble au devant de la scène mondiale, avec la montée du fondamentalisme, de l'islamisme radical, les attentats du onze septembre et nombre de conflits récents (Tchéchénie, Kosovo, Afghanistan, Irak, Palestine, Algérie) qui impliquent des peuples musulmans : selon l'expression de Huntington (1996), l'Islam a actuellement des frontières sanglantes. On essaiera ici de faire le lien entre les diverses théories du déclin et la situation actuelle du monde musulman, en présentant les caractéristiques de cette évolution, puis les analyses.

## 1. LA QUESTION DU DÉCLIN

### 1.1. De la grandeur au déclin

*"L'encre de l'élève est plus sacrée que le sang du martyr." (Mahomet)*

Au Moyen Âge, l'Islam<sup>2</sup> atteint son apogée, il domine intellectuellement, techniquement, scientifiquement, se trouve au carrefour des échanges et son

---

<sup>1</sup> Pour des visions comparées Islam-Occident, voir Daniel (1960), Maalouf (1983), McNeill (1963), Said (1978), Temin (1997), Tolan (2003).

<sup>2</sup> Sur l'usage des mots *islam*, *musulman*, *islamique*, *islamisme*, on retiendra les règles et sens suivants (cf. Laurens, 2000) : *L'Islam* avec une majuscule désigne la civilisation islamique, *islam* avec une minuscule désigne la religion. *Musulman* avec une majuscule désigne une appartenance communautaire et *musulman* une identité religieuse, comme chrétien, juif, etc. Les puristes utiliseront l'adjectif *musulman* pour désigner un état de fait et l'adjectif *islamique* une intention : ainsi parle-t-on du *monde musulman* et de la *Ligue islamique*. Le mot *islamisme* renvoie à une utilisation politique de la religion, *intégrisme* ou *fondamentalisme* signifient une volonté de retour étroit aux textes d'origine.

économie est la plus développée<sup>3</sup>. Les grandes villes musulmanes sont les équivalents des New York, Londres, Paris ou Tokyo d'aujourd'hui. C'est ce qu'exprime par exemple Ibn Khaldûn, ébloui à son arrivée en Égypte : "Celui qui n'a jamais vu Le Caire ne pourra jamais mesurer le degré de puissance et de gloire de l'Islam."

Dans l'Espagne musulmane du Xe siècle (al-Andalus au temps d'al-Mansour, calife de Cordoue, 976-1002) on assiste à l'essor de la science arabe<sup>4</sup>, longtemps en avance sur les autres : "Une science d'abord importée d'Orient, sur fond de culture hellénistique et latine, puis devenue autochtone dans tous les domaines : algèbre, astronomie, biologie, botanique, zoologie, musique. L'Andalousie adopte le système de numérotation indien, dit de position, avec une base 10, et dont la pièce maîtresse devient le zéro. C'est le moment où les érudits arabes se soucient moins désormais d'*expliquer la nature que d'agir sur elle*. Cette conversion utilitariste stimule les talents et les inventions. Le meilleur chirurgien musulman, Abulcasis, vit alors à Cordoue. On y construit un planétarium ; on fabrique des astrolabes, des horloges, des cadrants ; on utilise les tables astronomiques indiennes ; et on ouvre des parcs zoologiques et des jardins botaniques ; on met au point des pharmacopées." (Langellier, 2000).

Diamond (1997) de son côté évoque également l'avance musulmane et situe le retournement : "L'Islam médiéval était techniquement avancé et ouvert à l'innovation. Il avait atteint un niveau d'alphabétisation bien supérieur à celui de l'Europe contemporaine, assimilé l'héritage de la civilisation antique, inventé ou amélioré les moulins à vent, les moulins à eau (y compris ceux utilisant les marées), la trigonométrie, les voiles latines, réalisé des avancées majeures dans la métallurgie, la chimie et la mécanique, développé les techniques d'irrigation, adopté le papier et la poudre venus de Chine. Au Moyen Âge, le flux de technologie allait de façon écrasante de l'Islam vers l'Europe, plutôt que le contraire comme c'est le cas aujourd'hui. Les flux nets s'inversent vers 1500."

Un apogée vers 1500 donc, selon Diamond, mais d'autres auteurs datent le début du déclin à des époques différentes. Pour Landes (1998), on peut situer le sommet en 1187, quand Saladin reprend Jérusalem aux croisés : "*from that peak moment, the course of Islam was mostly downhill*". Des gains importants continueront à être réalisés, par des conquêtes territoriales et la progression de la foi, notamment en Europe par l'Empire ottoman, mais le déclin apparaîtra clairement au XVII<sup>e</sup> siècle : "*No one who looked around could be blind to the shifting balance of power; Islam had become an economic and intellectual backwater*".

---

<sup>3</sup> Sur l'Islam classique, voir Burlot (1990), Hourani (1991), Lombard (1971), Mantran (1969), Riché (1968), Sourdel (1968).

<sup>4</sup> Sur les sciences dans le monde musulman, voir Arnaldez et alii (1966), Huff (1991), Rashed (1997).

Une autre date souvent avancée est celle des invasions mongoles : après la destruction de Bagdad<sup>5</sup> (1258), les Mongols règnent pendant près d'un siècle sur l'Iran et l'Irak. Ils sont arrêtés et défaits en Syrie par les Mamelouks venus d'Égypte, une élite militaire d'anciens esclaves, qui s'imposera ensuite au Caire. C'est la fin de l'expansion mongole vers l'ouest, mais le monde musulman ne se remettra que difficilement de cette invasion, elle a eu des effets terribles et durables sur l'économie, provoquant notamment un désastre sans précédent pour le réseau d'irrigation (Laurens, 2000).

Pour Ralph Peters<sup>6</sup>, il s'agirait de la fin du Moyen Âge : "Dix ans avant l'invention de l'imprimerie par Gutenberg<sup>7</sup>, un prince, astronome, mathématicien et poète, Ulugh Beg de Samarcande, construisit un grand observatoire. C'était un génie, leur Galilée, mais les mollahs l'ont assassiné, et cet instant est le point à partir duquel tout a commencé à se calcifier. Il y a des myriades de facteurs dans le déclin islamique, mais le déclin s'est lui-même avéré irréversible. Les musulmans n'en ont jamais fait le tour ; ils n'ont jamais eu leur réforme pour briser la voie unique."

Braudel (1979) rappelle à son tour les différentes dates proposées pour le déclin de l'Empire ottoman, successeur de l'Islam classique : "Pour certains, il aurait atteint son zénith politique dès 1550, durant les dernières années de Soliman le magnifique ; pour un autre, la décadence se marquerait à partir de 1648 (assassinat du sultan Ibrahim I<sup>er</sup>)... S'il fallait absolument proposer une date, je préférerais celle de 1683, au lendemain du siège dramatique de Vienne, quand le sultan fait étrangler à Belgrade le Grand Vizir Kan Mustapha, héros malheureux de l'entreprise."

---

<sup>5</sup> "Houlagou commença par attaquer les Ismaéliens, la terrible secte des Assassins, dans ses repaires montagneux, et les extermina ; puis il porta la guerre contre le calife abbasside de Bagdad, chef spirituel de l'islam sunnite qui, en dépit de toutes les dominations étrangères, Bouyides et Seldjoukides, avait réussi à se maintenir. Bagdad fut prise le 10 février 1258 : les habitants reçurent l'ordre de sortir de la ville et ils furent massacrés par les Mongols. Le sac de la cité dura dix-sept jours. Quant au calife, après avoir été contraint de livrer ses trésors les mieux cachés, il fut cousu dans un sac et foulé aux pieds par des chevaux. La plus grande partie de la ville fut alors livrée aux flammes" Pietri (1971). Houlagou est le petit-fils de Gengis Khan, mort en 1227. René Grousset évoque la cérémonie : "Suivant la coutume, des mets furent offerts pendant trois jours à ses mânes. Son fils fit choisir, dans les familles des chefs et des généraux, les plus belles filles au nombre de quarante ; elles furent parées de riches vêtements, de bijoux d'un grand prix et... on les envoya servir Gengis Khan dans l'autre monde" (*L'empire des steppes*, Payot, 1960).

<sup>6</sup> Voir son dernier ouvrage : *Beyond Baghdad: Postmodern War and Peace*, Stackpole Books, 2003.

<sup>7</sup> En 1434 à Mayence. Cosandey (1997) évoque également cet épisode : "En 1424, il fit construire un observatoire pourvu d'un astrolabe, d'une sphère armillaire et d'un sextant de quarante mètres de rayon, le plus grand du monde à l'époque, qui permettait une précision de quatre secondes d'arc. Mais, en 1449, Ulugh Beg fut assassiné. L'observatoire fut fermé après une vingtaine d'années de fonctionnement. Il fut rasé de fond en comble, en 1460, par des fanatiques musulmans."

Pour Hourani enfin (1991), le déclin ne date que du XVIII<sup>e</sup>, à l'aube de la révolution industrielle en Occident : "Jusqu'au milieu du siècle, les relations entre l'Empire ottoman et l'Europe chrétienne pouvaient encore être considérées par les Ottomans comme basées sur une force égale... Dans le dernier quart cependant, la situation commença à changer rapidement et fortement, au fur et à mesure que l'écart entre les techniques de quelques pays du nord-ouest de l'Europe et celles du reste du monde augmentait de plus en plus."

Quelle que soit la date, 1187, 1258, 1500, 1550, 1683, 1750, le déclin est incontestable, même si Lévi-Strauss (1952) nous rappelle avec raison la prudence avec laquelle il faut parler de l'avance ou du retard d'une civilisation quelconque : "L'exemple de la révolution néolithique doit inspirer quelque modestie quant à la prééminence que l'homme occidental pourrait être tenté de revendiquer au profit d'une race, d'une région ou d'un pays. La révolution industrielle est née en Europe occidentale ; puis elle est apparue aux États-Unis, ensuite au Japon ; depuis 1917 elle s'accélère en Union soviétique, demain sans doute elle surgira ailleurs ; d'un demi-siècle à l'autre, elle brille d'un feu plus ou moins vif dans tel ou tel de ses centres. Que deviennent, à l'échelle des millénaires, les questions de priorité, dont nous tirons tant de vanité ? A mille ou deux mille ans près, la révolution néolithique s'est déclenchée simultanément dans le bassin égéen, l'Égypte, le Proche-Orient, la vallée de l'Indus et la Chine... Il est probable que trois ou quatre petites vallées pourraient, dans ce concours, réclamer une priorité de quelques siècles. Qu'en savons-nous aujourd'hui ? Par contre, nous sommes certains que la question de priorité n'a pas d'importance, précisément parce que la simultanéité d'apparition des mêmes bouleversements technologiques, sur des territoires aussi vastes et dans des régions aussi écartées, montre bien qu'elle n'a pas dépendu du génie d'une race ou d'une culture, mais de conditions si générales qu'elles se situent en dehors de la conscience des hommes. Soyons donc assurés que, si la révolution industrielle n'était pas apparue d'abord en Europe occidentale et septentrionale, elle se serait manifestée un jour sur un autre point du globe. Et si, comme il est vraisemblable, elle doit s'étendre à l'ensemble de la terre habitée, chaque culture y introduira tant de contributions particulières que l'historien des futurs millénaires considérera légitimement comme futile la question de savoir qui peut, d'un ou de deux siècles, réclamer la priorité pour l'ensemble."

## 1.2. Aspects du retard

Selon Lynn White (1978) les origines de la percée technique de l'Europe remontent aux premiers temps du *Moyen Âge*, quand les paysans et les artisans commencent à développer des technologies et des innovations plus efficaces que celles des cultures pourtant plus évoluées de Byzance et l'Islam. Presque un millénaire après, au XV<sup>e</sup> siècle, avec la fabrication de machines de plus en plus complexes, l'Europe avait dépassé les autres civilisations et pris une avance mondiale dans les techniques. Quelques innovations venaient de Chine, d'autres

avaient été réalisées sur place. Le résultat de cette évolution se traduit par la constitution d'un capital matériel et physique avancé, celui du capitalisme moderne à ses débuts : "La poudre à canon est arrivée en Europe depuis la Chine à travers l'Islam. En 1258, des fusées sont utilisées à Cologne, et un an plus tard Roger Bacon en a connaissance. La question de savoir si le canon (ie un tube en métal où des gaz en expansion expulsent un boulet) a été inventé en Chine ou en Europe n'est pas claire. Les canons apparaissent à l'Ouest dans les années 1320, et avec certitude en Chine seulement en 1332. L'Islam acquiert le canon en Occident, comme le Japon, au XVI<sup>e</sup> siècle. Les contacts entre l'Europe et la Chine au début du XIII<sup>e</sup> siècle étaient si vivaces que les emprunts ont pu avoir lieu dans l'un ou l'autre sens. L'impact de la poudre et du canon en Europe a été lent à se développer, et les armes à feu légères ne devinrent efficaces que dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle. Néanmoins, en 1500, les Européens avaient de loin le meilleur équipement militaire dans le monde, et ils avaient construit une industrie chimique importante pour produire la poudre et une métallurgie lourde pour fabriquer les canons. Ils avaient construit un arsenal adapté pour une conquête globale. [...] En 1500, le dynamisme technologique du Moyen Âge avait donné à l'Europe une offre régulière de nourriture, une compétence mécanique et industrielle, un avantage dans les armes, une technologie maritime lui permettant de s'aventurer sur toutes les mers, tout cela autorisant les Occidentaux de ce temps de réunir les histoires jusque-là séparées des peuples dans une expérience unique pour toute l'humanité. Ce fut un moment historique qui ne pouvait arriver qu'une seule fois."

Aux *Temps modernes*, les Ottomans ne peuvent pas suivre les innovations réalisées en Europe de l'Ouest, qui tendent à s'accélérer à partir de la Renaissance, y compris dans le domaine militaire et maritime, comme le rappelle Hourani (1991) : "Pendant les siècles de domination ottomane, il y eut un déclin du niveau scientifique et une absence d'avancées technologiques. La connaissance des langues européennes était limitée, ainsi que celle des techniques réalisées en Europe. Les théories de Copernic par exemple, dans le domaine astronomique, ne furent mentionnées pour la première fois, et encore brièvement, qu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle... Alors que l'Europe occidentale était engagée dans un processus d'accumulation constante des ressources, de recul des famines et des maladies, les pays ottomans, comme d'autres parties d'Asie et d'Afrique, étaient encore livrés à la peste et aux disettes, la population avait baissé par endroits, et la production ne générait pas d'investissement... On assiste également à un recul militaire, avec la défaite devant les Russes en 1774, qui avaient modernisé leur armée selon les méthodes occidentales : la mer Noire cesse d'être un lac ottoman, les Russes s'installent en Crimée, une région peuplée de musulmans, l'annexent à leur empire et fondent Odessa. [...] En ce qui concerne le commerce avec l'Europe, les pays du Moyen-Orient et du Maghreb tendent à devenir des fournisseurs de matières premières et des acheteurs de produits manufacturés."

A l'époque contemporaine enfin, la décadence de l'Empire ottoman apparaît flagrante au XIX<sup>e</sup> siècle, malgré les tentatives de réformes (*Tanzimat*) et le sursaut de l'Égypte sous Mehemet Ali (cf. Laurens, 2000). Le monde musulman ne peut résister à l'expansion colonialiste de l'Europe. Ce retard n'a pas été rattrapé après la Deuxième Guerre mondiale, avec le retour à l'indépendance<sup>8</sup>.

Un rapport du PNUD sur le monde arabe<sup>9</sup>, écrit par une équipe d'intellectuels musulmans, tente de déterminer les causes de l'échec économique. La presse s'en fait l'écho en évoquant "la faillite économique patente des 22 pays qui s'étendent du Golfe à l'Atlantique" (Le Boucher, 2003). L'IDH et l'IADH<sup>10</sup> sont plus défavorables que partout ailleurs, sauf en Afrique subsaharienne. Le secteur privé industriel est marginal et peu dynamique, la recherche embryonnaire, les capitaux fuient les pays et vont se placer dans le monde développé ou les paradis fiscaux. La main d'œuvre qualifiée, souvent formée à l'étranger, a tendance à y rester... Un cercle vicieux de défiance, limitant l'investissement, l'emploi et la productivité, tend à s'installer, en dehors de quelques cas exceptionnels comme la Tunisie. Face à cette situation, des réactions de victimisation, souvent entretenues par les gouvernements, masquent les vrais problèmes et favorisent la montée des extrêmes. Les explications présentées par le rapport sont les suivantes : des lacunes au niveau de la liberté politique, du savoir, et du pouvoir des femmes, ce que les auteurs appellent "les trois déficits du monde arabe".

– *Le manque de liberté* : régimes autoritaires et/ou paternalistes<sup>11</sup>, élections truquées, confusion entre exécutif et législatif (les auteurs notent l'absence de termes qui les distinguent en arabe), censure, pression sociale et religieuse, absence d'alternance par le vote, etc. En outre, les postes ne sont pas obtenus au mérite, mais en fonction des relations : on n'a pas un emploi dans la fonction publique *pour ce qu'on connaît*, mais *grâce à celui qu'on connaît*... La

---

<sup>8</sup> Sur l'évolution récente du monde musulman, voir Ajami (1998), Corm (2002), Khoury, Tuény et Lacouture (2003), Naipaul (1981, 1998).

<sup>9</sup> Étude parue en 2002 et portant sur les 22 pays membres de la *Ligue arabe* qui représentent 284 millions de personnes mais qui produisent un PIB total inférieur à celui de l'Espagne (cf. bibliographie : Fergani, Maksoud, 2002). Ces pays comptent nombre de minorités non arabes (40 % au Maroc par exemple, 30 % en Irak) ; certains n'ont presque pas d'Arabes, comme la Somalie, d'autres comme le Soudan ont une majorité de non musulmans, ce qui fait qu'au total le nombre d'Arabes s'élèverait à 190-200 millions de personnes, soit seulement 17 % des musulmans dans le monde.

<sup>10</sup> L'*Indicateur alternatif du développement humain* exclut le revenu par tête, mais inclut des indices de liberté politique, d'accès à Internet et d'émission de dioxyde de carbone. Il a été mis au point par le rapport du PNUD sur le monde arabe et est encore plus défavorable pour celui-ci que l'IDH (*Indicateur du Développement humain*, incluant des mesures de l'espérance de vie, de l'éducation, de l'alphabétisation et du PIB/hab. en parité de pouvoir d'achat).

<sup>11</sup> Al Sadate avait ainsi coutume de s'adresser aux Égyptiens en commençant par : "Mes enfants..."

plupart des pays de la région pratiquent un mélange "de nationalisme protectionniste et de socialisme bureaucratique", ils résistent à l'ouverture politique et économique et s'enferment dans un "étatisme introverti"<sup>12</sup>.

– *Les lacunes du savoir* constituent le deuxième déficit : la dégradation de l'enseignement, son inadéquation aux besoins de l'économie, l'absence totale de scolarisation de trop nombreux enfants (10 millions d'enfants non scolarisés pour l'ensemble du monde arabe), le nombre élevé d'illettrés, caractérisent ces pays. La recherche et le développement sont limités, les techniques nouvelles peu diffusées (1 % de la population dispose d'un ordinateur, moins encore peuvent accéder à Internet). Le rapport conclut sur une image saisissante : dans les quelque 1200 années qui suivent le calife abbasside Mamoun (786-833), les pays arabes ont traduit autant de livres que l'Espagne en traduit actuellement en un an.

– *Le statut des femmes* reste inférieur. La moitié du potentiel productif est ainsi mal ou peu utilisé, expliquant en grande partie le sous-développement. La majorité des femmes n'ont pas d'emploi salarié et restent exclues du marché du travail. Une femme sur deux ne sait ni lire ni écrire et sur 65 millions d'illettrés dans les pays retenus, 44 sont des femmes. Leurs *entitlements* (droits, titres, au sens large), au sens de Sen, restent limités.

Au plan économique cependant, Cohen (2001) fait observer qu'il n'y a pas de "malédiction islamique", il suffit pour s'en convaincre de comparer l'évolution de pays voisins, habités par les mêmes peuples, les uns musulmans, les autres non : la Malaisie musulmane s'est aussi bien développée que la Thaïlande (6 990 dollars par tête contre 5 840) ; le Sénégal que la Côte d'Ivoire (1 750 contre 1 730) ; le Pakistan que l'Inde (1 540 contre 1 700), etc. De même en va-t-il des indicateurs sociaux et démographiques, qui ne comportent pas de différences notables : l'Indonésie musulmane a vu par exemple son indice de fécondité baisser davantage que les pays voisins (2,6 enfants par femme, contre 3 en Inde et 3,6 aux Philippines).

D'autre part, si les pays musulmans n'ont pas suivi l'évolution démocratique de l'Amérique latine, de l'Europe orientale et de certains pays d'Asie depuis la chute du mur en 1989, l'absence de démocratisation a peut-être des causes simplement transitoires. La montée des islamistes (voir encadré) qui monopolisent l'opposition, est un obstacle à la tenue d'élections et à une alternance politique. Les classes moyennes, qui pourraient être les championnes de la démocratie hésitent à tenter de véritables élections, de peur de laisser définitivement le pouvoir aux extrémistes : "La raison pour laquelle la démocratie a peu pénétré l'Islam n'a rien à voir avec une quelconque incompatibilité essentielle de la religion. [...] La démocratisation a échoué dans

---

<sup>12</sup> Voir aussi Ajami (1998) et Khoury et alii (2003).

une large mesure à cause du danger radical : la crainte que ce sera *un homme, une voix, une fois...*" (The Economist, 2003).

L'islam contient dans le Coran, un ensemble de lois données par Dieu, envoyées directement à Mahomet, et donc non sujettes à révision. Mais dans la pratique, ces lois sont peu nombreuses en ce qui concerne l'organisation sociale et en tout cas insuffisantes pour les besoins d'un État moderne. Il faut bien en trouver d'autres, par exemple, sur le mode de nomination du gouvernement, ce qui laisse la place à des pratiques démocratiques. On peut même trouver des notions dans le Coran qui encouragent ces pratiques, comme le consensus (*ijma*) et la consultation (*shura*).

#### Fondamentalisme islamique

Selon Bernard Lewis, "une raison du problème de l'islamisme est que les pays musulmans sont encore profondément musulmans, alors que la plupart des pays chrétiens ne sont plus véritablement chrétiens." L'islamisme rejette l'idée que les hommes font la loi, qui est à la base de la démocratie, car *l'homme ne peut être sous la domination de l'homme*, vague écho du fameux thème marxiste, l'exploitation de l'homme par l'homme. Les islamistes les plus radicaux vont même jusqu'à condamner toute organisation politique : le cheikh Abd al-Rahman, impliqué dans le premier attentat contre le *World Trade Center*, en 1993, avait émis une fatwa interdisant tous les partis politiques, y compris les partis islamistes...

Les partisans d'al-Qaeda considèrent que l'islam est l'objet d'une double agression : pas seulement une agression militaire d'un Occident hostile (en Irak, en Palestine, en Tchétchénie, etc.), mais aussi d'une agression interne, car les valeurs occidentales sont répandues par des régimes impies et détruisent le sens même de l'islam. Cette double attaque doit être combattue par le *jihad*, dans les deux sens que cette notion a pour les musulmans : un effort personnel pour une soumission plus parfaite à la foi, et une lutte armée contre les ennemis de l'islam. Comme l'exprime un des auteurs qui a inspiré les islamistes actuels, Saïd Qoutb, Frère musulman, exécuté en Égypte en 1966 : "Partout et à toutes les époques les hommes ont à faire face à un choix clair : soit observer la loi de Dieu dans sa totalité, soit appliquer des lois faites par les hommes d'une catégorie ou d'une autre. Voilà le choix : Islam ou *jahiliyya* (ignorance). La *jahiliyya* moderne, dans les sociétés industrielles d'Europe ou d'Amérique, est essentiellement identique à l'ancienne *jahiliyya* de l'Arabie païenne et nomade. Car dans les deux systèmes, l'homme est sous la domination de l'homme, au lieu d'être sous celle d'Allah. [...] La terre que les musulmans doivent chérir n'est pas un pays, mais la totalité du *Dar al-Islam* (la demeure de l'islam). Toute terre qui limite la pratique de l'islam ou n'applique pas la loi de la Charia devient de ce fait même une partie de *Dar al-Harb* (le domaine de la guerre). Elle doit être combattue, même si ses propres amis, sa propre famille, sa propre patrie, son capital et ses affaires, se trouvent en son sein."

Le cas de l'Iran est un peu particulier, Khomeiny avait établi un système (dit *wilayat al-faqih*, dirigé par les juristes), dans lequel l'arbitre final du pouvoir politique devait être le religieux le mieux qualifié pour comprendre le véritable sens

de la loi et de la tradition islamique, c'est-à-dire lui-même... La constitution iranienne actuelle prévoit un président élu et une assemblée consultative élue, mais les lois doivent être validées par un conseil dominé par les mollahs, qui vérifie qu'elles s'accordent à la loi islamique, telle qu'ils la conçoivent. On est assez loin de la démocratie, bien que certaines procédures s'en approchent. Le pays est actuellement divisé entre les réformistes du président élu, Khatami, et les mollahs conservateurs qui ne veulent rien changer au système de contrôle légué par Khomeiny. L'Iran est ainsi le point focal en Islam du débat sur la démocratie : selon que l'un ou l'autre parti l'emporte, une réponse sera donnée à la question de savoir si l'islamisme est compatible avec elle. Le cas de la Turquie est différent, car il s'agit d'un État laïc, où un parti islamiste modéré a remporté les élections, mais un parti qui accepte les règles laïques et le jeu démocratique.

Kepel (2001) analyse la montée et ce qu'il considère comme le déclin de l'islamisme, ou islam politique (voir aussi Roy, 1992). Il est lié à trois groupes sociaux : les intellectuels islamistes, voix du mouvement ; les jeunes déclassés des grandes villes ; la classe moyenne pieuse, écartée des bénéfices de la décolonisation. Comme ces trois groupes ont des intérêts divergents, l'islamisme a échoué à s'emparer du pouvoir, sauf en Iran<sup>13</sup> avec la révolution de Khomeiny, qui figure comme une exception et dont l'évolution réformiste actuelle tend à confirmer la thèse de l'auteur. La classe moyenne exclue veut simplement remplacer les gens au pouvoir, tandis que les jeunes des banlieues veulent détruire le système corrompu en place, et là où la guerre civile s'installe, comme en Algérie, ils s'engagent dans la clandestinité et effrayent par leurs violences la classe moyenne. Le divorce est consommé, les chances d'accéder au pouvoir reculent. L'islamisme est donc sur la défensive, selon Kepel, et le coup d'éclat du onze septembre, serait plus un dernier feu que l'annonce d'une guerre des cultures, "un symbole désespéré de son *isolement, fragmentation et déclin*". Même idée chez Abdelwahab Meddeb, dans *La maladie de l'islam*, 2003 : "C'est l'échec inéluctable de l'entreprise terroriste qui constitue la deuxième similitude entre les deux mouvements : *al-qâ'ida* est destinée à échouer comme ont échoué les Assassins. L'organisation créée par Ben Laden échouera comme tout mouvement similaire a échoué à travers l'histoire. C'est une leçon extraite de la pratique humaine. La chronique n'a enregistré que l'échec pour ce type d'action irrédentiste, animée par la fureur et *l'hubris*. La durée en politique s'obtient par la prudence et l'art du compromis. Seule reste ouverte l'estimation du prix que coûtera au monde un tel échec."

Depuis Nasser, les partisans du panarabisme, un mélange d'idéal socialiste et de volonté d'unification du monde arabe, ont soutenu que les puissances coloniales avaient délibérément affaibli les Arabes en découpant leur territoire en petits États artificiels : "Les Arabes forment une nation, cette nation a le droit naturel de vivre dans un seul État" (parti Baas). Cela explique les efforts d'unification, sur le modèle de l'intégration européenne, ou d'unions politiques,

<sup>13</sup> Les chiites, surtout présents en Iran et en Irak, représentent 15 % des musulmans (voir Fuller et Francke, 2000).

mais ils ont échoué ou sont peu avancés (Union du Maghreb Arabe<sup>14</sup>, *Arab Cooperation Council*<sup>15</sup>, *Gulf Cooperation Council*<sup>16</sup>). Malgré une culture et une langue commune, une forte croissance démographique, une abondance en ressources énergétiques, rien n'y fait, les nationalismes restent vivaces, la croissance économique est inférieure à 1 % par an depuis 1990 et le revenu par tête diminue régulièrement, même dans les pays pétroliers comme le Koweït, les Émirats, la Libye... Avec 20 % de la population mondiale, les pays musulmans ne produisent que 6 % des richesses. Comment en est-on arrivé là ?

## 2. DES CAUSES ENTRECROISÉES

Dans l'analyse des premiers orientalistes en Europe, ceux des Lumières, le déclin arabe s'explique par l'étouffement progressif de la liberté de penser, mais aussi par la conquête ottomane, comme la conquête de Rome par les Barbares a été la cause des siècles obscurs et du Moyen Âge. C'est cette vision du XVIII<sup>e</sup> siècle que rappelle Laurens (2000) : "L'Islam des premiers siècles, grâce en particulier au despotisme éclairé des califes omeyyades et abbassides, a été très tolérant envers la pensée libre des philosophes arabes, mais à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, le fanatisme religieux a pris le dessus et *l'Islam a progressivement interdit toute pensée libre, toute curiosité intellectuelle*. D'autre part, les Turcs, essentiellement barbares, ont imposé un despotisme militaire étouffant, appuyant le fanatisme religieux dans la suppression de la liberté de penser. Les Turcs sont jugés être des conquérants *au même titre par exemple que les Germains de l'Antiquité tardive*."

La deuxième explication a été aujourd'hui abandonnée, du fait de l'évident raffinement de la cour et de la société ottomanes qui héritent de la culture byzantine. Mais la première, basée sur la religion et les comportements, reste une explication essentielle, comme on le verra plus bas. Cependant, par la suite, ce sont des facteurs économiques, reposant sur l'agriculture et le commerce, qui ont surtout été avancés. On les isolera par souci de clarté, mais ces diverses explications sont évidemment liées entre elles.

### 2.1. Agriculture

Les traits de l'agriculture sont façonnés par la rareté de l'eau. Les techniques d'irrigation héritées de l'Antiquité sont raffinées par les paysans musulmans : les *chadoufs*<sup>17</sup>, les *norias*, les barrages et les canalisations, les *qanats* (canaux), sont des exemples de ces méthodes qui impliquent une gestion commune ainsi qu'une intervention de l'État. Les terres sont cultivées à l'aide de

---

<sup>14</sup> UMA : Maroc, Algérie, Tunisie, Mauritanie, Libye.

<sup>15</sup> ACC : Égypte, Irak, Jordanie, Yémen du Nord.

<sup>16</sup> GCC : Arabie Saoudite, Koweït, EAU, Bahreïn, Qatar, Oman.

<sup>17</sup> Chadouf : système d'exhaure (épuisement des eaux d'infiltration) à levier qu'on appelle aussi Chilal.

l'araire, mieux adaptée aux sols secs, et avec peu d'engrais. Les agriculteurs cohabitent avec les éleveurs dans une relative harmonie : on a parlé de symbiose entre culture et élevage dans le monde musulman (Hourani, 1991). La propriété est publique pour l'essentiel<sup>18</sup> : les terres conquises sont attribuées au calife et exploitées directement par l'État (faire-valoir direct), ou indirectement par des particuliers en régime de métayage (une part des récoltes est versée à l'État). Les terres privées sont soumises à l'impôt (*kharaj*). Les productions sont librement commercialisées et les principales libertés économiques sont respectées.

Cependant l'économie rurale va se dégrader sous les Ottomans. L'institution de la ferme fiscale, l'*iltizam*, est considérée par de nombreux auteurs comme un facteur de ruine progressive de l'agriculture et par là de déclin de l'empire. Les impôts sur les terres sont affermés aux *multazim*, notables rappelant les fermiers généraux de l'Ancien Régime, pour des durées courtes. Ils versent à l'État à l'avance les sommes et se chargent ensuite de les récolter auprès des paysans. Selon Laurens (2000), le système est extrêmement négatif, car le *multazim* "ne détenant que pour une courte durée sa ferme fiscale, surexploite les paysans provoquant ainsi la ruine de l'agriculture." Les paysans sont considérés, selon la tradition musulmane, comme les occupants de terres qui appartiennent au pouvoir. La gestion est opérée de façon collective par la communauté villageoise. On retrouve un système communautaire, comparable à l'*open field*, mais avec une propriété étatique. Les propriétés privées sont rares.

De la même façon, pour Deyon et Jacquart (1978), la stagnation économique de l'Empire ottoman s'explique en outre par la formation de grands domaines mal gérés : "Leurs titulaires, investis par la faveur des vizirs et des eunuques de Palais, voyaient essentiellement une source de revenus de puissance locale... On retrouve ici les inconvénients du système latifundiaire, aggravés par l'incurie administrative, les exactions des agas et des pachas, la sujétion supplémentaire des infidèles. La mise en valeur du sol reste très incomplète et très archaïque. D'immenses étendues montagneuses sont abandonnées aux migrations des troupeaux de chèvres et d'ovins. Ailleurs les paysans pratiquent une polyculture médiocre, qui assure à peine leur subsistance et la satisfaction des exigences des notables ... qui se réservent jusqu'aux deux tiers de la récolte ... Dans ces conditions, les paysans, qu'ils soient musulmans ou chrétiens, ne peuvent espérer aucune amélioration de leur sort ... Quant aux revenus accumulés par le sultan, par ses favoris et par les membres de l'aristocratie parasitaire, ils ne servent qu'à la poursuite coûteuse des guerres et à la satisfaction des besoins par l'importation."

---

<sup>18</sup> Il faut cependant noter qu'il y a des différences importantes entre pays de l'Islam, par exemple les régions agricoles et les régions pastorales. Le *melk*, système de propriété privée, est dominant là où il y a irrigation (la propriété de l'eau est même parfois séparée de celle de la terre). Il faut aussi signaler un système de "privé collectif", appelé aussi propriété tribale ou archiya, différent des *iqta'* (propriété du sultan concédée aux officiers).

Le système semble donc combiner les inconvénients de la gestion communautaire, caractéristique du Moyen Âge européen ou de l'Afrique noire actuelle, des latifundios de type latin, de la Rome antique à l'Amérique du Sud d'aujourd'hui, et des exactions des fermiers fiscaux, comparables à ceux de la France de l'Ancien Régime. Dans ces conditions, rien d'étonnant à l'absence de progrès dans le monde rural, sans parler d'une révolution agricole, une stagnation qui se répercute sur l'ensemble de l'économie.

## 2.2. Échanges extérieurs

Le recul des échanges dans le monde musulman est l'explication classique du déclin pour de nombreux historiens qui rappellent comment le commerce du Levant est contourné par les Européens : les Portugais font le tour de l'Afrique pour aller chercher directement les épices, les Espagnols traversent l'Atlantique et finissent par trouver, non seulement un nouveau continent, mais aussi de nouvelles routes vers l'Asie. Le monde musulman devient alors une sorte de cul-de-sac commercial – alors qu'il était jusque là au centre géographique des continents connus – et les nouvelles voies du commerce mondial seront désormais celles de l'Atlantique. Selon la formule de Burlot (1990), il s'agit d'une asphyxie maritime : "les Portugais ont ravi aux Turcs leur rôle d'intermédiaire entre l'Extrême-Orient et l'Occident". L'Europe occidentale occupe dès lors une place centrale. Pour expliquer la poussée européenne vers le grand large, René Grousset (1948) remonte aux croisades, dont l'échec serait à l'origine des grandes découvertes : "C'est la chute des colonies franques de Syrie qui, en réservant aux sultans d'Égypte le monopole exclusif – et abusif – du commerce de l'océan Indien, a acculé les navigateurs de l'Extrême-Occident à rechercher, par delà le Cap, la route directe des Indes."

Les historiens<sup>19</sup> relatent comment les navigateurs portugais puis hollandais, suivis par les marchands venus de toute l'Europe, prennent possession des mers arabes à partir du XVI<sup>e</sup> siècle. Au moment même où la poussée ottomane menace l'Europe chrétienne jusqu'à Vienne et partout en Méditerranée, les Portugais se rendent maîtres, "en prenant l'énorme continent à revers pour attaquer le monde musulman au défaut de la cuirasse" (Grousset), d'une des régions les plus peuplées du monde. Avec une poignée d'hommes et de vaisseaux, mais grâce à une artillerie supérieure, ils vont dominer le commerce oriental pendant tout le XVI<sup>e</sup> siècle. Implantés à Goa en Inde, à Java et Sumatra dans les Moluques, à Macao en Chine, ils collectent les soieries, le poivre et autres épices, et les expédient soit vers l'Europe, soit vers leur comptoir d'Ormuz, à l'entrée du golfe persique où ils les échangent avec le monde musulman contre des armes, des chevaux, de l'argent. Un commerce fructueux s'établit ainsi entre les Occidentaux, les Arabes et l'Asie, organisé par les Portugais.

---

<sup>19</sup> Voir par exemple Barendse (2002).

Le recul commercial se poursuivra sous les Ottomans, comme l'explique Braudel (1979) : "L'Empire des Osmanlis est d'un seul tenant ; c'est un ensemble compact de terres où l'eau intruse des mers est comme prisonnière... C'est la terre qui crée le carrefour du Proche-Orient, lequel donne à l'Empire turc la source vive de sa puissance... A cette époque, il est vrai, le Proche-Orient n'est plus le carrefour du monde par excellence comme au temps de Byzance et des triomphes premiers de l'islam. Au bénéfice de l'Europe sont intervenues les découvertes de l'Amérique et de la route du cap de Bonne-Espérance... L'Islam turc ne saisira pas le Maroc, Gibraltar et l'accès à l'Atlantique ; il ne maîtrisera pas l'ensemble de la Méditerranée ; et, vers l'Est, ne maîtrisera pas la Perse, barrière infranchissable qui l'a privé de positions essentielles... La bataille de Lépante, qui a mis fin à la maîtrise ottomane sur la Méditerranée, et l'essor belliqueux de la Perse avec Shah Abbas ont été les raisons essentielles de l'arrêt des progrès turcs... Il ne faut pas sous-estimer non plus la présence portugaise qui nargue l'Islam dans l'océan Indien : car cette victoire de la technique maritime de l'Europe a contribué à empêcher le monstre turc de déboucher de façon efficace hors du golfe persique et de la mer Rouge."

Le commerce de l'Empire ottoman avec le reste de l'Europe se fait de plus sous pavillon chrétien, et même le cabotage intérieur à l'empire... Les techniques maritimes occidentales sont plus avancées et les navires marchands turcs ou égyptiens ne peuvent rivaliser. On le voit dans un détail rapporté par Lewis (1982) : en 1593, à l'arrivée d'un bateau anglais amenant l'ambassadeur britannique à la Sublime Porte, un observateur local écrit que "jamais un navire aussi étrange n'était entré dans le port d'Istanbul, il a traversé 3700 milles de mer avec 83 canons, en plus d'autres armes."

Les échanges sont déséquilibrés, Istanbul importe massivement sans avoir grand-chose à offrir en retour, une situation qui évoque celle de la Rome et une des causes de sa décadence. Pire, le marché intérieur souffre d'une fragmentation totale, les provinces vivent à l'écart, repliées sur elles-mêmes, et échangent très peu, du fait de l'insécurité permanente aux marches de l'empire. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, il exporte quelques matières premières et achète en Europe la plupart de ses produits de luxe et de ses biens manufacturés, un commerce qui passe par les étrangers, une double situation de dépendance économique. Le résultat de tout cela, initié par un immense déplacement du commerce mondial en à peine deux siècles, est résumé par Valensi (1978) : "Le renversement des circuits d'échange fait perdre aux pays musulmans leur fonction de transit et les rend tributaires des fournisseurs européens... Inversion de la route du commerce, nouvelle division du travail : elles disent la satellisation de l'ensemble musulman... Dès 1788, l'ambassadeur de France pouvait écrire que l'Empire ottoman était "une des plus riches colonies de la France".

Les techniques commerciales sont également bien différentes. Braudel parle d'une *économie de bazar*, "une économie de marché articulée autour des villes et des foires régionales et où l'échange, fidèle aux règles traditionnelles, reste sous le signe de la bonne foi et de la transparence". Il évoque "un certain archaïsme de l'échange", rapporté par exemple par un observateur qui note vers 1550 : "Toutes choses en Turquie se font à l'argent comptant. Aussi n'y a-t-il point tant de paperas, ni de brouillarts (registres) de debtes à crédit, ne de papiers journaux". De la même façon, Valensi (1978) note l'écart Orient/Occident au niveau des pratiques des affaires : "Les négociants marseillais sont plus paperassiers. Ils accumulent et conservent registres et correspondances. Du reste, une ordonnance royale leur prescrit de garder une copie des lettres expédiées. La généralisation, au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, de documents commerciaux imprimés – connaissements, lettres de voiture, manifestes, polices d'assurance – marque une rationalisation des techniques. L'usage général de la comptabilité en partie double, l'amélioration des techniques comptables, l'unification des méthodes de tenue des livres, signalent aussi une plus grande rigueur de la gestion, et une plus grande efficacité dans la communication et l'utilisation de l'information. Le comptoir, c'est déjà un bureau ; le caravansérail reste une auberge et un entrepôt de marchandises."

L'explication commerciale du déclin musulman souffre cependant d'une lacune évidente : ce n'est pas parce qu'un pays se fait dépasser au plan économique – comme la Hollande l'a été par l'Angleterre au XVIII<sup>e</sup> siècle, comme l'Angleterre l'a été par l'Amérique au XX<sup>e</sup> – que ce pays se met à reculer en termes absolus. La Hollande, même dépassée lors de la révolution industrielle, même devenue un petit pays bien loin de dominer les échanges mondiaux comme elle le faisait au XVII<sup>e</sup> siècle, est restée un pays riche et développé. De même pour l'Angleterre d'aujourd'hui, qui ne domine plus les océans<sup>20</sup>, l'économie et la politique mondiales comme elle l'a fait pendant un siècle, entre 1815 et 1914. Le monde arabo-musulman a au contraire décliné, non seulement en termes relatifs, mais en termes absolus, par rapport à l'Occident depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. La Hollande et l'Angleterre sont des puissances mineures par rapport aux États-Unis, mais le niveau de vie de leurs habitants ne s'est guère éloigné du niveau de vie des Américains. Par contre, tous les pays arabes, plus riches que l'Europe occidentale au Moyen Âge, ont décroché ensuite et se retrouvent au XX<sup>e</sup> siècle parmi les nations pauvres. Il faut donc chercher plus loin que l'explication strictement économique, aller vers une explication institutionnaliste, au sens large du mot *institution*, celui qui évoque les croyances, les règles du jeu, les mentalités, ou encore un ensemble de "coutumes cristallisées" (Bienaymé, 1960).

---

<sup>20</sup> Comme il était affirmé dans la chanson patriotique : "Britannia rules the waves".

### 2.3. Institutions

"Quand les musulmans conquièrent la Perse, entre 637 et 642, et tombèrent sur un nombre incroyable de livres et de textes scientifiques, Sad bin Abi Waqqas écrivit au calife Oumar bin al-Khattab pour lui demander l'autorisation de les emporter et les distribuer comme tribut parmi les musulmans. Oumar lui répondit : *Détruis-les, si ce qu'ils contiennent est valable, Dieu nous a donné de meilleures connaissances ; s'ils sont dans l'erreur, Dieu nous en a protégés*<sup>21</sup>" (Ibn Khaldûn, *Muqqadima*).

Peu de prescriptions du Coran s'opposent au développement économique : les échanges libres, l'initiative individuelle, les gains privés, tout cela est considéré comme allant de soi, tant par le prophète, qui a été un marchand, que par les écrits saints. Les autorités se limitent à ce que le privé ne peut faire : prendre en charge les monopoles naturels, la direction générale de l'économie, les diverses faillites du marché. La principale référence au taux d'intérêt est dans le chapitre trois du Coran, verset 130 : "Croyants, ne vivez pas sur l'intérêt, doublé ou triplé !", et encore, d'après les théologiens, il s'agirait ici de l'usure, et non de la pratique d'un intérêt normal. On retrouve d'ailleurs le même type d'interdictions en Occident, et dans les pays catholiques jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Enfin, l'islam considère que la vie quotidienne de l'homme ne doit pas être déconnectée d'un environnement moral reposant sur des valeurs partagées, et donc que le marché libre ne doit pas être laissé à lui-même, qu'il doit être entouré de règles, des règles non économiques, ce qui tend à rejoindre l'évolution des idées en Occident depuis la crise de 1929.

Cependant, si le Coran n'est pas hostile à l'activité économique, ses interprétations par les religieux semblent avoir peu à peu défavorisé les innovations. On a vu qu'autour de l'an mille, les sciences et les techniques islamiques dépassaient celles de l'Europe, qui ne put lentement recouvrer son héritage qu'à travers les contacts avec les musulmans dans les régions frontalières comme l'Espagne. Landes (1998) explique le mécanisme qui va des interdits religieux au blocage économique, à travers l'exemple bien connu du refus de l'imprimerie, interdite par les religieux : le Coran devait être recopié à la main, la calligraphie arabe, sacrée, ne pouvait faire l'objet d'une impression. Tout livre était considéré comme sacrilège et hérétique : "L'Islam était au Moyen Âge le maître d'école de l'Europe. Mais par la suite quelque chose s'enraya. La science islamique, dénoncée comme hérétique par des zélotes religieux, fut étouffée sous les pressions théologiques du conformisme spirituel, ce qui pouvait représenter une question de vie ou de mort pour les penseurs et les savants. Pour

---

<sup>21</sup> L'anecdote est parfois relatée à propos de la bibliothèque d'Alexandrie : "Si le contenu des livres s'accorde avec la parole d'Allah, nous pouvons nous en passer ; s'ils contiennent quelque chose de différent, il n'est aucun besoin de les garder" (Blamont, "Le chiffre et le songe", Odile Jacob, 1993).

l'islam militant, la vérité était déjà révélée. Ce qui ramenait à la vérité était utile et permis. Tout le reste n'était qu'erreur et tromperie. [...] Les pays musulmans interdirent longtemps l'imprimerie pour des raisons religieuses, l'idée que le Coran puisse être imprimé était inacceptable. Les juifs et les chrétiens avaient des presses à Istanbul, mais pas les musulmans. En Europe au contraire, personne ne pouvait mettre un couvercle sur les nouvelles techniques. L'autorité politique était trop fragmentée. L'Église avait bien essayé de limiter les traductions vernaculaires des textes sacrés et interdire la diffusion des écrits canoniques ou autres, mais elle fut dépassée. Les démons de l'hérésie étaient sortis de leur boîte bien avant Luther, et l'imprimerie les empêcha d'y retourner. [...] *Le résultat est que le monde musulman se coupa du flux de connaissances propagé par les livres, favorisant la ségrégation intellectuelle, le retard technique et la dépendance industrielle. [...] Le mal était structurel, fondé dans le dogme religieux et maintenu par les coutumes.* Une bureaucratie byzantine, avec des règlements incompréhensibles, rendait tout encore plus compliqué, alors que la corruption était la seule façon d'obtenir quelque chose. [...] Une fois que l'Empire atteignit ses limites territoriales, sans nouvelles conquêtes à piller, les autorités se tournèrent vers l'intérieur pour trouver des ressources, en pressurant leurs sujets. Rien n'était sûr, même pas la richesse des grands dignitaires. Une voie idéale pour l'autodestruction."

Dans un ouvrage récent sur les causes du déclin de l'Islam, Bernard Lewis (2002) met en cause la fermeture du monde musulman sur lui-même, la certitude dans sa supériorité, la confiance aveugle dans sa suprématie, et donc le refus d'adopter les idées et les techniques occidentales, venues de peuples longtemps jugés avec mépris. Pendant un millénaire, les musulmans dominent, sur les plans militaire, économique et technique, ils créent une première forme de mondialisation, en reliant des peuples très divers : "À l'apogée du pouvoir islamique, il n'y avait qu'une seule civilisation comparable en taille, qualité, variété et réalisation, la Chine. Mais la civilisation chinoise restait surtout locale, limitée à une région, l'est asiatique, et à un groupe racial... L'Islam au contraire avait créé une civilisation mondiale, pluriethnique, pluriraciale, internationale et l'on pourrait même dire transcontinentale".

Mais les musulmans, à la différence des chrétiens dans le monde arabe, ne voyageaient pas en Occident, ne pouvaient vivre chez les infidèles, ils n'avaient même pas d'ambassades permanentes, ils ne connaissaient pas et ne cherchaient pas à apprendre les langues des Occidentaux, ils n'avaient pas "d'occidentalistes", comme il y avait des orientalistes en Europe. Appliquant une pensée attribuée au prophète : "Celui qui imite un peuple devient l'un d'entre eux" (citée par Mokyr, 1990), l'empire ottoman va se fermer aux apports extérieurs, sauf en matière militaire, et considérer que toutes les réponses aux questions ont déjà été données par les générations précédentes et qu'il suffit donc de répéter les traditions. C'est seulement au XIX<sup>e</sup> siècle, mais trop tard et avec réticence, que

l'Orient se met à l'école de l'Occident, comme dans le cas de Mehemet Ali en Égypte<sup>22</sup>, et encore plus au XX<sup>e</sup> avec d'Atatürk.

Les thèses sur le rôle de mentalités et de la culture dans le développement économique datent de Weber il y a un siècle. Parmi les analyses récentes, on peut citer Harrison (1992) qui explique que les valeurs et les comportements sont à l'origine des succès asiatiques, ou à l'inverse des difficultés propres aux autres régions du tiers monde, comme l'Amérique latine (instabilité, inégalités, corruption). Sowell (1994) considère de la même façon que "le dédain pour le commerce et l'industrie a été répandu pendant des siècles parmi les élites hispaniques, à la fois en Espagne et en Amérique latine", ce qui explique le retard. Des hommes politiques ont développé des idées semblables, notamment Lee Kuan Yew, ancien Premier Ministre de Singapour, qui vante le "dynamisme intrinsèque de l'homme asiatique" (*inner dynamism of Asian man*). Fukuyama (1995) ou Peyrefitte (1995) mettent l'accent sur le rôle de la confiance dans une société : un élément culturel diffus, mais envahissant, qui conditionne la prospérité et la compétitivité d'une économie. Les sociétés à faible confiance (*low-trust*) selon Fukuyama, comme la Chine, l'Italie ou la France, dans lesquelles les relations proches entre les gens ne vont guère plus loin que la famille, ont du mal à développer des institutions sociétales complexes comme les grandes entreprises multinationales, et sont donc désavantagées par rapport aux sociétés de confiance élevée (*high-trust*) telles l'Allemagne, le Japon ou les États-Unis.

Ensuite, certains auteurs ont tenté de faire le lien entre culture et système politique. Pour eux la démocratie, par exemple, ne peut venir facilement dans un pays, il faut des décennies ou des siècles d'imprégnation dans le tissu social pour qu'elle se mette en place : on ne peut l'enfiler comme un manteau... Ainsi les régions du nord de l'Italie où l'esprit civique apparaît dès le XIV<sup>e</sup> siècle continuent aujourd'hui à être plus réceptives que celles du sud au fonctionnement des institutions démocratiques.

Pour finir et aller au-delà du développement économique, il faut bien sûr évoquer Samuel Huntington et son fameux essai, "*The Clash of Civilisations?*", publié dans *Foreign Affairs* en 1993, et suivi d'un livre en 1996, à l'origine d'une polémique ininterrompue. L'auteur annonçait une guerre des cultures, que les événements récents semblent justifier : "Mon hypothèse est que la source fondamentale des conflits dans ce nouveau monde ne sera plus d'abord idéologique ou d'abord économique ; la grande division au sein de l'humanité et la source majeure des conflits seront culturelles... La culture et les identités culturelles forment de nouveaux schémas de cohésions, de désintégration et de

---

<sup>22</sup> Sorman (2003) relate une de ces tentatives de modernisation, avec Rifaa, un envoyé de Mehemet Ali en France, au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

conflit dans le monde de l'après guerre froide... La politique mondiale est reconfigurée selon des lignes culturelles."

Barber (1995) présente une version vulgarisée de ces idées en affirmant que les conflits principaux auront lieu entre les valeurs locales et tribales d'un côté (*Jihad*) et les valeurs mondialistes de technologie et de démocratie (*McWorld*).

En ce qui concerne la sécurité des échanges et des biens, ainsi que les relations de confiance avec l'État, si nécessaires au développement économique, les pratiques sont également mises en cause. Si on note à une certaine époque un respect des droits de propriété, comparable aux habitudes occidentales, la plupart des auteurs constatent une dégradation progressive, à la différence de l'Europe où ceux-ci tendent à devenir sacro-saints, notamment dans l'Angleterre issue de la révolution parlementaire (1689).

Dans Al-Andalus par exemple, le respect des droits et la sécurité semblent être la règle : "Al-Mansour tient fermement les rênes du pouvoir. Gérée avec fermeté, compétence, et une relative justice, l'Espagne musulmane possède la meilleure administration du monde occidental. Son chef lui assurera deux décennies tranquilles à l'intérieur de ses frontières. Les criminels, les comploteurs, mais aussi quelques gêneurs, sont châtiés sans merci, empoisonnés ou crucifiés. On accroche leurs cadavres à des potences sur un quai du fleuve. Les espions sont efficaces, la police surveille les rues et les marchés. On peut à nouveau, sans trop de crainte, marcher la nuit dans Cordoue" (Langellier, 2000).

Laurens décrit également une situation favorable dans l'Empire ottoman, à travers le cas d'une vieille femme à Istanbul qui refusait de se laisser exproprier (dans le but de prévoir des coupe-feu entre les immeubles) malgré des offres favorables : "Lorsqu'on demandait au sultan pourquoi il n'usait pas de sa puissance, pourquoi il ne prenait pas ce terrain en payant ce qu'il valait, il répondait : *C'est chose impossible, cela ne peut se faire, c'est sa propriété*<sup>23</sup>."

Malgré tout, les exemples en sens inverse abondent, et l'évolution n'est guère favorable : Chaudhuri (1990) rapporte une citation du calife de Bagdad : "Celui qui a la meilleure vie est celui qui a une grande maison, une belle femme, des moyens suffisants, *qui ne nous connaît pas et que nous ne connaissons pas...*" Braudel (1979) décrit également l'absence de sécurité et de respect des

---

<sup>23</sup> Cet exemple évoque, dans sa forme comme dans son fond, un cas célèbre en Prusse : "Tous les écoliers prussiens connaissent une anecdote datant de cette époque, qui, vraie ou non, caractérise la réputation de ce tribunal, le *Kammergericht* de Berlin. Frédéric, faisant construire le château de Sans-Souci réclamait la démolition d'un moulin à vent, qui se dresse aujourd'hui encore à côté du château, et il fit au meunier une offre d'achat. Le meunier refusa, il ne voulait pas sacrifier son moulin. Le roi menaça alors de faire exproprier le meunier, sur quoi celui-ci répliqua : *Eh oui, sire, mais il y a le Kammergericht de Berlin !*" (Haffner, 2002).

droits de propriété dans l'Empire ottoman, malgré l'établissement d'une *pax turcica*, en citant un ambassadeur français du XVII<sup>e</sup> siècle : "Le Grand Seigneur est au-dessus des lois, il fait mourir sans formalité et souvent sans aucun fondement de justice ses sujets, *se saisit de tous leurs biens et en dispose à volonté...* [...] Le mal, ou les maux, qui travaillent la Turquie, sont de tous les ordres à la fois : l'État n'est plus obéi ; ceux qui travaillent pour lui touchent des salaires aux taux anciens, alors que monte le prix de la vie : ils "se dédommagent par des dilapidations".

La fiscalité enfin reste essentiellement de type prédateur, à la différence de l'Europe où des pratiques de transparence et de régularité s'instaurent aux Temps modernes. Les capitaux vont pouvoir circuler, favorisant l'investissement et la croissance, alors qu'ils continuent à se cacher en Orient, par crainte des abus du pouvoir (voir North et Thomas, 1973 ; Rosenberg et Birdzell, 1986).

On imagine souvent le monde ottoman comme figé au niveau politique, sans aucun pouvoir de décision au peuple, mais en réalité il existe un mécanisme par lequel celui-ci exprime sa volonté, c'est la légitimation islamique des révoltes<sup>24</sup>, décrit par Laurens (2000) : "Si le sultan viole les droits de ses sujets, il risque d'être renversé par une révolte populaire défendant l'application de la loi. [...] Une révolte populaire se produit, une partie des contingents militaires se joint au mouvement. Les *ulama*<sup>25</sup> décident alors de sanctionner par une consultation juridique (*fatwa*) déposant le sultan pour avoir multiplié les iniquités et on nomme un successeur toujours dans sa famille. [...] Ainsi, l'Empire ottoman, que les Européens jugent despotique, est en réalité un système complexe..."

Cependant les musulmans restent largement hostiles à la vague provoquée par la Révolution française, comme le montre l'échec de l'expédition d'Égypte (cf. Laurens, 1989), et aussi les réactions ottomanes aux idées de 1789. On peut le voir à travers l'exemple d'un texte très violent, utilisant des arguments qui évoquent la position d'Edmund Burke<sup>26</sup> sur les événements qui se déroulent en France (voir annexe).

---

<sup>24</sup> Des révoltes, mais aussi des coups d'État, menés par les fameux janissaires. Benjamin Lellouch rapporte ainsi le cas d'un jeune sultan, à propos d'un ouvrage sur les pratiques de la succession dans l'Empire ottoman (Vatin et Veinstein, 2003) : "Osmân II, « *ce lion mâle de la jungle* », n'avait pas atteint dix-neuf années lunaires quand il rencontra la mort dans ces journées de mai 1622. Les janissaires avaient pénétré l'avant-veille dans ses appartements privés du palais et installé son oncle sur le trône. Au plus fort de l'insurrection, quelques soudards avaient affublé le sultan déchu d'un turban sale, l'avaient conduit dans une voiture de marché à travers Istanbul, et finalement mené à une prison d'État. Là, on s'était acharné sur sa virilité."

<sup>25</sup> Enseignants en science religieuse, dans les mosquées.

<sup>26</sup> *Réflexions sur la Révolution française*, 1790.

#### **2.4. Démographie**

Le monde musulman a toujours été sous-peuplé par rapport à l'Occident, du fait des conditions naturelles plus difficiles, de la présence de nombreuses zones arides, et de l'absence de progrès techniques dans le domaine agricole. Les rendements de la terre et la productivité des paysans sont plus faibles au Moyen-Orient, les densités de population sont très inférieures : "par rapport à l'Europe, le monde ottoman est un monde vide" (Laurens, 2000). En outre, l'Islam est plus exposé aux incursions des envahisseurs asiatiques, comme on l'a vu avec le cas des Mongols, mais aussi des nomades venus du désert, les bédouins qui pillent régulièrement les villes et les paysans sédentaires, tout cela provoquant une insécurité permanente, obstacle au développement. Il est plus exposé également aux épidémies, par sa situation centrale aux portes de l'Asie : "la peste est endémique dans l'Empire ottoman tandis qu'elle est simplement exportée en Europe" (ibid.). Elle le restera jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, alors qu'elle est efficacement endiguée en Occident au XVII<sup>e</sup> par des mesures de prévention comme la quarantaine, que les musulmans ignorent.

Les mouvements démographiques sont en gros parallèles dans les deux civilisations : les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> voient un effondrement dû à la peste noire, qui détruit aussi l'Europe. Le XVI<sup>e</sup> siècle est au contraire une période d'expansion et de prospérité, correspondant à la Renaissance (François I<sup>er</sup> et Soliman le magnifique) ; le XVII<sup>e</sup> siècle cependant est un siècle de recul, comme en France par exemple avec les famines récurrentes du règne de Louis XIV. Le XVIII<sup>e</sup> voit aussi une évolution identique, un renouveau démographique à l'est comme à l'ouest de l'Europe, mais la différence est qu'à partir de là, grâce aux révolutions industrielle et agricole, l'Europe occidentale sort du piège malthusien et connaît une explosion démographique continue, alors que le monde musulman reste coincé dans le mouvement de balancier propre aux sociétés traditionnelles, enfermées dans ce piège, avec un nouveau recul de la population au XIX<sup>e</sup>. L'explosion démographique ne se produira qu'au XX<sup>e</sup> avec l'introduction de la médecine moderne. Ainsi, la différence majeure est que l'entrée dans la transition démographique et la sortie du piège malthusien en Occident représentent un mécanisme endogène, lié aux progrès agricoles et industriels, tandis qu'elles sont exogènes dans le monde musulman, apportées de l'extérieur par des techniques favorables à une baisse de la mortalité.

#### **2.5. Statut de la femme**

Lewis (2002) décrit les trois inégalités de base qui caractérisent le monde musulman : maîtres et esclaves, hommes et femmes, croyants et infidèles : "Tous les trois – l'esclave, la femme et le non-croyant – étaient vus comme devant remplir des fonctions sociales nécessaires... mais étaient sujets à une loi strictement appliquée qui limitait leur capacité, imposant des contraintes quotidiennes. Ces incapacités étaient vues comme une partie inhérente de l'Islam,

établies par la Révélation divine, par les préceptes et la pratique du prophète, par les écritures et l'histoire de la communauté."

Contrairement à une idée répandue, cependant, les droits des femmes ont été longtemps plus développés dans le monde musulman qu'en Europe : "la femme musulmane avait des droits de propriété plus étendus qu'en Occident jusqu'à une date récente" (Lewis). C'est surtout au XX<sup>e</sup> siècle en réalité que l'Occident va révolutionner la condition féminine, car auparavant la situation n'était guère différente.

Dès le Moyen Âge en terre d'Islam, des lettrés prennent position en faveur de l'égalité, pour des raisons économiques. C'est le cas d'Averroès à propos de l'Andalousie musulmane, le philosophe emploie une image animalière pour montrer l'égalité des sexes, dans un passage présenté par Meddeb (2003) : "Bien que plus faibles, les chiennes de garde sont aussi féroces que leurs congénères mâles pour lutter contre les hyènes qui s'attaquent aux troupeaux." Et à propos des femmes : "aussi ressemblent-elles à des plantes. Et comme leur entretien représente un lourd fardeau pour les hommes, elles deviennent une des causes de la misère de ces cités. Car elles ne participent pas aux activités nécessaires ; à peine contribuent-elles à la production par des métiers rudimentaires comme le filage et le tissage. Tel est le témoignage serein d'Averroès, naturellement en faveur de l'égalité des femmes, prônant implicitement leur affranchissement. Par son recours à l'argument économique, il croise les revendications féministes de notre époque, qui lient la libération des femmes à leur participation à la production pour leur épargner la dépendance financière."

Dans l'Empire ottoman, une des premières voix qui s'élève contre l'inégalité des sexes, en insistant également sur ses effets économiques désastreux, est celle de Namik Kemal, du mouvement des "Jeunes Turcs", en 1867 : "Nos femmes sont actuellement considérées comme n'ayant pas d'autre rôle utile à l'humanité que d'avoir des enfants ; elles ne sont vues qu'en tant qu'objets de plaisir, comme des instruments de musique ou des bijoux. Mais elles constituent la moitié, et peut-être plus, de notre espèce. Les empêcher de contribuer par leurs efforts au soutien et à l'amélioration des autres viole les lois de base de la coopération en société à un degré tel que notre pays est frappé comme un corps humain qui serait paralysé d'un côté. Et pourtant les femmes ne sont pas inférieures aux hommes dans leurs capacités intellectuelles et physiques. Autrefois, elles partageaient toutes les activités avec les hommes, y compris la guerre. Dans les champs, elles partagent encore le travail... La raison de ces limites à leur activité vient du sentiment qu'elles sont totalement ignorantes et ne savent rien des droits, des devoirs, du bien et du mal. Beaucoup de conséquences néfastes découlent de ce statut inférieur, la première étant une mauvaise éducation pour les enfants." (cité par Lewis, 2002).

La Turquie est le pays musulman qui opérera le plus tôt des réformes dans ce domaine, avec Atatürk (Mustapha Kemal) dans les années vingt, progrès qui seront peu imités dans le reste du monde musulman, sauf en Tunisie, et parfois même arrêtés, comme dans le cas de l'Iran de Khomeiny, revenant sur les réformes du Shah en faveur des femmes.

Landes (1998) évoque également les effets économiques négatifs de la discrimination, mais aussi de la polygamie, qui implique une insécurité permanente à la tête de l'État : "Dénier leur place aux femmes revient à priver le pays de travail et de talent, mais plus grave, cela revient à miner la volonté de réussite et d'accomplissement des garçons et des hommes. On ne peut élever des enfants de façon à ce que la moitié se croit supérieurement biologique, sans limiter leurs ambitions et réduire leurs réalisations. [...] Dans les sociétés musulmanes, la multiplication des épouses et concubines et la prolifération des descendants (qu'est-ce qu'un dirigeant oisif pouvait faire d'autre ? Quelle meilleure preuve de vigueur...) posaient la question de la légitimité. La manière ottomane de résoudre le problème était d'étrangler tous les rivaux potentiels, assez délicatement en réalité, avec une corde de soie. Des actions aussi définitives incitaient au meurtre préventif, non seulement des rivaux, mais des mères des rivaux (enfermées dans des sacs et jetées dans le Bosphore), et aussi le fait d'emmurer prudemment l'héritier du trône dans le harem, à l'abri du danger d'une intrusion. Cet isolement sclérosant conduisit à l'impuissance intellectuelle et politique. A partir du XVII<sup>e</sup> siècle, le futur sultan était typiquement une non entité, un jouet entre les mains des autres."

Aujourd'hui dans les pays musulmans, les choses ont peu changé et la participation féminine à l'économie est la plus faible de toutes les civilisations.

## 2.6. Esclavage et travail

L'islam, né au VII<sup>e</sup> siècle, est proche de l'Antiquité et continuera à pratiquer l'esclavage<sup>27</sup>, alors que l'Europe féodale est caractérisée par le servage, une condition différente. Le maître a un lien direct avec l'esclave, un droit de propriété, le serf a un lien indirect avec le seigneur, qui passe par la terre. Le seigneur possède la terre, et par là dispose de la main d'œuvre des serfs qui y sont attachés. Mais il n'a pas un droit de propriété direct sur ceux-ci et ne peut les vendre, la tenure héréditaire accordant le droit au serf et à sa descendance de vivre sur la terre qu'il travaille.

---

<sup>27</sup> Le mot même esclave est un mot d'origine arabe: *saqlab*, qui signifie Slaves, lesquels étaient pris comme esclaves par le monde musulman (même terme en anglais – slave – ou en portugais – escravo). Le mot latin pour esclave était servus, qui a donné servitude (esclavage) et servage (condition des serfs au Moyen Âge), ainsi que tous les termes dérivés : servile, servilité, serviteur, etc.

L'esclavage et le commerce des esclaves occupent donc une place importante dans l'économie musulmane. Les populations slaves ainsi que les peuples nordiques non christianisés (Angles, Saxons, Scandinaves) acheminés à travers les royaumes francs vers Lyon et Venise où se développent de fructueux trafics avec le monde arabe, mais aussi les populations noires et asiatiques (Turcs) sont ainsi réduits, alors que les *dhimmis* et bien sûr les musulmans en sont préservés (cf. Lombard, 1971). Les progrès du monothéisme, l'Islam en Asie, le christianisme en Europe de l'Est, vont tarir l'afflux de main d'œuvre servile, et il restera surtout l'Afrique, au delà du Sahel islamisé, comme terrain de chasse pour les trafiquants.

On a considéré que cette pratique généralisée de l'esclavage a été un des facteurs du déclin de l'Islam, comme il a été dans les sociétés de l'Antiquité un facteur de la stagnation technique et économique. L'image de l'esclave est attachée à la notion de travail, et le travail est donc méprisé, ce qui explique le peu d'intérêt des Anciens dans les techniques productives, par exemple le fait que les moulins à eau sont connus par les Romains, mais qu'ils n'essaieront pas de les utiliser sur une grande échelle, alors que le Moyen Âge européen connaîtra une véritable révolution technique avec leur généralisation. Le même phénomène se serait produit en Islam avec une absence d'intérêt au développement des techniques productives.

En Occident au contraire, on assiste au Moyen Âge à une glorification du travail et des techniques, décrite par exemple par White (1978) : "La créativité technologique était en accord avec l'esprit de la culture occidentale médiévale. Les moines, pendant des siècles la catégorie la plus instruite de la population, se dédiaient au travail comme à une forme de mystique. Au XII<sup>e</sup> siècle, le biographe contemporain de St Bernard décrit avec fierté la série de moulins à eau dans son abbaye de Clairvaux, moulins qui opéraient divers processus industriels. [...] Dès le XI<sup>e</sup> siècle, pour la première fois dans la tradition occidentale, le chanoine Hughes de Sainte-Victoire avait donné aux arts mécaniques une place intellectuelle reconnue dans les activités humaines. [...] La fin du Moyen Âge considérait les progrès de sa technologie comme profondément vertueux, un signe de l'obéissance à l'injonction divine que l'homme devait régner sur la Terre. Malgré les premiers doutes, et la sécularisation d'attitudes jusque-là religieuses, l'idée des bénéfices de la technique s'installe comme un axiome en Occident."

Cette explication reposant sur les effets néfastes de l'esclavage doit être cependant relativisée dans la mesure où l'esclavage a un rôle différent dans le monde musulman de celui qu'il avait dans l'Antiquité. Il s'agit surtout d'un esclavage non productif, comme le rappelle Hourani (1991) : "Pour l'essentiel cependant, les esclaves étaient des serviteurs domestiques ou des concubines dans les villes". De même Laurens (2000) explique que "dans l'Empire ottoman,

comme aux autres époques islamiques, l'esclavage proprement dit n'a pas de fonction économique comme moyen de production, contrairement à son rôle dans l'Antiquité... Il est avant tout un fait domestique." Par ailleurs les esclaves se mélangent très rapidement à la population, ce qui explique l'absence de minorités noires importantes dans les pays musulmans, alors qu'un grand nombre d'esclaves venaient d'Afrique, à la différence de la séparation nette qu'on a pu constater en Amérique, avec la présence d'importantes communautés noires aujourd'hui. Enfin, les esclaves étaient affranchis en grand nombre, et certains formaient des élites militaires<sup>28</sup>, qui se sont parfois emparées du pouvoir (cas des Mamelouks en Égypte), passant du statut d'esclaves à celui de maîtres de toute la société...

## 2.7. Géographie

"La mer, après tout, est la grande civilisatrice des nations. Si l'Afrique, au lieu d'un littoral linéaire uniforme, avait été ébréchée de profondes indentations par l'antique et glorieux océan, combien différent eût été le sort de ses habitants !" (David Livingstone, *Livingstone's African Journal*, 1853-1856, Ed. I. Shapera, 1963).

Les causes géographiques du déclin ont été étudiées par divers auteurs. Jones (1981) insiste par exemple sur l'aridité et la pauvreté du monde musulman en ressources naturelles stratégiques comme le bois, les grains ou les minerais. Ces lacunes sont exploitées par ses adversaires, les royaumes chrétiens faisant tout par exemple pour limiter les exportations de fer, de bois et de céréales vers l'Islam. Tellier (2002) présente de son côté une explication "topodynamique", liée à la géographie et aux évolutions socio-économiques. C'est la découverte de l'Amérique, relançant l'expansion vers l'ouest, qui serait le facteur déterminant : "le pouvoir économique passa progressivement de l'Orient vers le nord de l'Italie, puis vers le nord de l'Europe", et finalement, après la révolution industrielle, vers les États-Unis avec la formation d'un "corridor américain" partant de Séoul et Tokyo pour aller jusqu'à Londres, Berlin et Moscou, avec en son centre les grandes métropoles comme Los Angeles, Chicago et New York. On retrouve ici les explications commerciales et la perte de la position centrale dans les échanges mondiaux. De même Blaut (2000), dans une approche néomarxiste, insiste sur le rôle du Nouveau Monde : l'Europe occidentale a utilisé ses ressources pour dominer le reste de la planète et empêcher son développement. Jusqu'aux alentours de 1500, elle n'est, selon l'auteur, pas différente des autres civilisations, ni plus dynamique, ni plus inventive, ni mieux dotée d'institutions favorables à la croissance. Blaut tente de démolir tour à tour, sur un ton polémique critiqué par Mokyr, les idées opposées de "Huit historiens eurocentriques", dont Weber, Landes, Jones, White et Diamond.

---

<sup>28</sup> Les Omeyyades ont ainsi 10 000 Slaves gardes esclaves à Cordoue au X<sup>e</sup> siècle, les Tulunides 24 000 Turcs et 40 000 Noirs mamelouks en Égypte au IX<sup>e</sup> siècle (Lombard, 1971).

Cosandey<sup>29</sup> (1997) présente une analyse plus originale, en insistant sur les aspects scientifiques et techniques, et les raisons de l'essor européen dans ce domaine par rapport aux autres cultures. C'est la disposition géographique unique de l'ouest européen, fortement pénétré par la mer, sa "thalassographie" particulière, qui explique le succès, et inversement le retard de l'Islam, de la Chine ou de l'Inde. Les échanges sont d'une part facilités, du fait de l'omniprésence de la mer, ce qui conduit à une division du travail plus marquée, génératrice de croissance, laquelle permet un surplus pour financer les chercheurs et les savants. La prospérité économique, liée aux échanges et à la mer, est le premier facteur de progrès technique et scientifique. Le deuxième, toujours liée à la présence de la mer, est la division de l'Europe en nations stables, protégées par des barrières naturelles évidentes (les côtes dessinent par avance les frontières de l'Espagne, de la Grande-Bretagne, de la Grèce de l'Italie, des Pays-Bas, du Danemark, etc.). La division politique stable est un facteur de rivalité créative dans le domaine scientifique et technique, chaque pays tendant à favoriser les recherches pour avoir un avantage sur l'autre. A l'inverse, dans les empires unifiés et puissants, comme ceux de l'Islam ou de la Chine, l'absence d'émulation, le rôle néfaste des groupes de pression hostiles aux changements, l'invention n'a pas bénéficié de circonstances aussi favorables<sup>30</sup>.

## 2.8. Les villes

Une autre thèse, développée par Braudel (1979) et Heilbroner (1989), est le rôle spécifique des villes dans le monde européen occidental<sup>31</sup>, qui profitent de la chute d'un pouvoir central – la disparition de l'Empire romain et l'émiettement politique total qui suit au Moyen Âge – pour affirmer leur autonomie et leurs franchises, et inventer les libertés économiques qui caractérisent le capitalisme de marché (liberté d'échanger, liberté d'entreprendre, liberté des prix, etc.). White (1978) insiste également sur les mentalités des premiers citoyens, venus du monde rural, et habitués à des pratiques indépendantes : "La révolution agricole des premiers temps du Moyen Âge commence de façon obscure avec l'apparition, parmi les Slaves, de la lourde charrue à roue, tirée par attelage de 4 à 8 bœufs. On la trouve dans la plaine du Pô en 643, en Grande-Bretagne seulement au IX<sup>e</sup> siècle avec les invasions nordiques. ... Le paysan du nord avait enfin trouvé un instrument adapté à son écologie."

Peu de paysans disposaient d'animaux en telle quantité, il fallait donc des regroupements et des ententes pour leur utilisation. En outre, la terre ne pouvait être individualisée, il fallait une mise en commun dans le cadre de l'*open field* :

---

<sup>29</sup> Voir aussi son site: [www.riseofthewest.com](http://www.riseofthewest.com).

<sup>30</sup> Pour une application détaillée de cette thèse au cas du progrès scientifique et technique comparé en Islam et en Europe, voir Brasseul (1999a).

<sup>31</sup> Voir, pour un développement de cette idée, Brasseul (1999b).

"La culture devait être réalisée sous le contrôle strict du conseil du village... La charrue lourde de l'Europe du nord-ouest réduisit l'individualisme mais aboutit à la construction parmi les paysans *de systèmes solides de gouvernement de leurs propres activités*. Quand l'accroissement du surplus permit à davantage d'entre eux d'aller vers les villes, *ils emportèrent avec eux des habitudes d'autonomie communautaire bien plus fortes que tout ce qu'on avait vu sous l'Empire romain. Ainsi les villes se mirent très tôt à lutter, souvent avec succès, pour se transformer en communes bourgeoises libres toute allégeance à une autorité supérieure*. [...] Les paysans connaissaient leur affaire et ils n'étaient pas conservateurs quand ils voyaient une façon plus efficace de travailler. Le laboureur stupide est un mythe inventé par des citoyens ayant oublié leurs ancêtres ruraux." (ibid.).

Même si les corporations urbaines vont peu à peu étouffer les libertés économiques à la fin du Moyen Âge et aux Temps modernes, entraînant une délocalisation vers le monde rural (le *putting-out system*), le mouvement était lancé et le capitalisme continuera à s'affirmer. Il serait ainsi né dans les villes occidentales, entraînant tout le processus qui aboutit à la révolution industrielle du XVIII<sup>e</sup> siècle : "En Occident, capitalisme et villes, au fond, ce fut la même chose" (Braudel). Les villes du monde musulman – comme d'ailleurs du monde chinois ou indien – ne bénéficieront jamais de ces libertés, dans la mesure où elles restent soumises à des empires forts et centralisés. Finalement, la chute de l'Empire romain expliquerait, par delà les siècles, pourquoi le capitalisme moderne est une invention occidentale.

## 2.9. Le chameau et la roue

Richard Bulliet, un historien américain, spécialiste de l'islam médiéval, a écrit un livre classique (1975) sur le rôle du chameau dans la disparition de la roue au Moyen-Orient après l'Antiquité : "La sagesse populaire tient la roue pour l'une des plus astucieuses parmi les inventions de l'homme, tandis que le chameau est l'une des plus maladroites faite par Dieu"... La roue a disparu progressivement au bénéfice du chameau ou du dromadaire, entre le troisième et le septième siècle de notre ère (l'Islam hérite donc de cet état de fait et ne l'a pas créé), la raison principale étant économique : le transport à dos d'animal est moins coûteux que celui de véhicules tirés par des animaux, sans même compter la construction et l'entretien des routes nécessaires à ces derniers<sup>32</sup>. La dégradation du réseau routier dans l'Empire romain après le troisième siècle, avec le déclin de Rome, peut expliquer les dates citées plus haut. Si la roue n'a

<sup>32</sup> *Cost of maintenance is as negligible as cost of construction*. Bulliet ajoute que les gouvernements orientaux se livrent à des investissements dans la construction de ponts et de caravansérails (relais pour les voyageurs) – *investment in these two things is functionally equivalent to roadbuilding in a wheelless society* – au lieu de routes inutiles (*useless grading and paving*) et en cela se montraient complètement rationnels.

pas disparu en Gaule, alors qu'elle l'a fait en Afrique et en Orient, l'explication tient au fait que le chameau n'y existait pas.

Braudel (1979) évoque également cette différence entre les deux cultures : "L'espace ottoman se caractérise par l'omniprésence de caravanes chamelières ... L'activité caravanière – chameaux et dromadaires – s'étend de Gibraltar à l'Inde et à la Chine du Nord, de l'Arabie et de l'Asie mineure jusqu'à Astrakhan et Kazan ... Les voyageurs d'Occident ont décrit souvent ces modes de transport, la masse des voyageurs réunis, les longs trajets où l'on ne trouve pas, comme en Angleterre, des bourgs et des cabarets à loger tous les soirs, l'étape à la belle étoile, sous sa tente, lorsque la saison le permet, ou dans les khans et les caravansérails, grands bâtiments commodes et peu coûteux."

Ainsi, une des grandes civilisations de l'humanité a abandonné la roue pour des raisons économiques. Etant donné tous les aspects techniques et toutes les inventions qui lui sont liés, on peut penser que cela n'a pas manqué d'avoir eu un impact sur son développement, même si la roue n'a pas été abandonnée en dehors du transport, par exemple dans l'irrigation, la meunerie, la poterie et divers artisanats. Bulliet évoque dans son chapitre *A society without wheels*, une mentalité ayant développé un préjugé inconscient contre la roue, mentalité omniprésente (*a pervasive non-wheel mentality*), fait confirmé par exemple par l'absence de brouettes sur les chantiers à Téhéran jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, ou bien par l'existence de palanquins portés par deux chameaux plutôt que tirés sur des roues, ou encore par l'absence d'artillerie mobile dans les armées arabes. Le retard des sociétés musulmanes à adopter la roue ensuite, à la période coloniale, en est une conséquence, comme le rappelle Tellier (2002) : "Lors de l'avènement du transport motorisé, les sociétés utilisant le chameau comme principal mode de transport se sont trouvées particulièrement désavantagées du fait de l'absence de réseau routier et aussi du fait que l'utilisation de la roue et des divers mécanismes qui ont joué un rôle si important dans la révolution industrielle y avait été complètement marginalisée. La notion même de mécanisme avait été presque évacuée de l'esprit des populations vivant du chameau."

La disposition des villes arabes est aussi caractéristique de sociétés sans roues : l'enchevêtrement des rues étroites et courbes, en forme de labyrinthe, dans les souks par exemple, inaccessibles aux charrettes, en est le témoignage. C'est aussi le cas des villes européennes au Moyen Âge, tandis que la période classique au XVII<sup>e</sup> reprend les constructions rectilignes devant l'envahissement des véhicules sur roues : "L'univers a des roues" s'écrie Stow en 1528, et de même Dekker en 1600 : "C'est à croire que le monde marche sur des roues !" (cités par Braudel, 1979). Les villes arabes au contraire resteront de type enchevêtré : "Jusqu'à 1845, la largeur d'une nouvelle rue importante au Caire était déterminée à partir de la largeur totale de deux chameaux chargés se croisant" (Bulliet). Les rues étroites de la période médiévale, en Europe comme en terre d'Islam, s'expliquent bien sûr par d'autres facteurs : elles permettent une

densité plus élevée de population, donc une ville accessible aux piétons faute de transports rapides, elles impliquent des villes plus faciles à défendre, elles fournissent de l'ombre et abritent du vent, elles facilitent les relations sociales. Néanmoins, les villes occidentales se sont adaptées à la généralisation de la roue, ce qui n'est pas le cas des villes du monde musulman, du fait d'un choix certes rationnel au départ, mais qui s'est révélé une sorte d'impasse technique à long terme.

### CONCLUSION

"Le monde islamique n'a cessé d'être l'inconsolé de sa destitution" (Abdelwahab Meddeb, 2002).

Au terme de ce panorama des explications, il apparaît qu'un faisceau de facteurs, plus qu'une explication unique, permet de rendre compte d'un déclin entamé dans la dernière période du Moyen Âge. Les aspects géographiques semblent avoir été déterminants, expliquant à la fois des facteurs économiques (déplacement des échanges vers l'ouest avec la découverte de l'Amérique, type de transport utilisé, système foncier) et des facteurs institutionnels (absence de réforme politique, stagnation des techniques, interprétation conservatrice de la religion). Mais si le passé peut ainsi s'éclairer, comme tant d'auteurs s'y sont essayés, qu'en est-il du présent et de l'avenir ?

On dit souvent que l'Islam a besoin d'une réforme, d'une évolution semblable à celle qu'a connue l'Europe de la Renaissance puis des Lumières, et un argument parfois avancé est que l'Islam est né plus tard, ce qui peut expliquer qu'il n'est pas encore passé par là : "Dans le calendrier musulman, on est en 1415. En Europe, en 1415, Jean Hus venait d'être brûlé, Mais en 1436 cependant, ses partisans avaient obtenu des concessions de la part de l'Eglise, à la suite des guerres hussites en Bohême. En 1470, les bibles de Gutenberg se répandaient à travers l'Europe. En 1506 le grand réformateur Zwingli prêchait en Suisse. En 1517, Luther clouait ses thèses sur la porte de l'Eglise de Wittenberg. L'Europe du nord basculait dans la Réforme. Aujourd'hui, à l'heure d'Internet et des voyages rapides transcontinentaux, les choses vont beaucoup plus vite. Une vue optimiste peut laisser penser à des changements rapides, profonds et positifs, dans les pays musulmans<sup>33</sup>."

Ces changements rapides passent par une démocratisation, mais celle-ci est souvent bloquée, comme on l'a vu, par le fait que les islamistes radicaux tendent à monopoliser l'opposition. Le recul de l'extrémisme apparaît donc comme une condition de l'évolution du monde musulman, aussi bien au plan politique qu'économique. Dans les préjugés exprimés de part et d'autre de la Méditerranée, l'Islam a tendance à considérer l'Occident comme amoral, ce

---

<sup>33</sup> "A Survey of Islam", The Economist, 1994.

dernier le voyant comme fanatique. Un rapprochement ne peut venir que si le monde musulman introduit chez lui davantage de tolérance, en même temps que l'Occident introduit plus de sens moral, faute d'évoluer vers un matérialisme stérile. Une domestication du marché par des valeurs supérieures, comme les expériences social-démocrates cherchent à le faire – comment l'initiative individuelle, force de progrès, doit être placée dans un cadre solidaire ? – peut apprendre des valeurs de l'Islam, dont le but a toujours été de placer l'homme, dans sa vie quotidienne, au sein de valeurs morales communes. Un double rapprochement donc, qui serait le gage d'une meilleure compréhension et d'un apaisement des tensions.

## ANNEXE

### **La Révolution française vue du côté ottoman ou l'Islam au secours de l'Église catholique**

"Une conflagration de sédition et de scélératesse... Liberté, égalité, félicité... La réduction du peuple de France à l'état de bétail... La déclaration rebelle qu'ils appellent «les droits de l'homme»".

"Les gens bien informés n'ignorent pas que *la conflagration de sédition et de scélératesse qui éclata il y a quelques années en France*, projetant des étincelles et des flammes de trouble et de tumulte dans toutes les directions, avait été préparée de longue date dans l'esprit de certains hérétiques maudits et était un mal sous-jacent qu'ils cherchaient à toutes les occasions de réveiller. De la sorte, *les célèbres athées Voltaire et Rousseau, et d'autres matérialistes de leur acabit*, avaient édité et publié divers ouvrages consistant, Dieu nous en préserve, en insultes et calomnies contre les purs prophètes et les grands rois, réclamant la suppression et l'abolition de toute religion, et pleins d'allusions à la douceur de l'égalité et du républicanisme, tout cela exprimé en des mots et des phrases aisément intelligibles, sous forme de moquerie, dans le langage du peuple.

Séduits par la nouveauté de ces écrits, la plupart des gens, jusqu'aux jeunes et aux femmes, ont eu de l'inclination pour eux et y ont accordé une grande attention, de sorte que l'hérésie et la scélératesse se sont répandues comme la syphilis dans les artères de leur cerveau et ont corrompu leurs croyances. Lorsque la révolution s'intensifia, personne ne se formalisa de la fermeture des églises, de l'assassinat et de l'expulsion des moines, et de l'abolition de la religion et de la doctrine : *ils avaient tourné leur cœur vers l'égalité et la liberté*, par lesquelles ils espéraient atteindre la parfaite *félicité* en ce monde, selon les enseignements mensongers de plus en plus colportés dans le peuple par cette pernicieuse équipe qui a fomenté la sédition et le mal par égoïsme et intérêt.

*Nul n'ignore que l'ordre et la cohésion de tous les États reposent avant tout sur la solidité des racines et des branches de la sainte loi, de la religion et de la doctrine ; que les moyens politiques seuls ne suffisent pas à assurer la tranquillité du pays et l'obéissance des sujets ; que la nécessité de la crainte de Dieu et le respect du châtement dans le cœur des esclaves de Dieu sont un des décrets divins les plus indéracinables ; que jadis comme aujourd'hui chaque État et chaque peuple a sa propre religion, vraie ou fausse. Pourtant, les chefs de la sédition et des maux surgis en France, avec une ampleur sans précédent, afin de faciliter l'accomplissement de leurs projets néfastes, et dans le plus grand mépris de leurs redoutables conséquences, ont ôté au peuple la peur de Dieu et du châtement, ont autorisé toutes sortes d'actions abominables et entièrement fait disparaître la vergogne et la pudeur, préparant ainsi la réduction du peuple de France à l'état de bétail. Non contents de se satisfaire de cela, ils ont cherché partout leurs semblables, afin d'occuper les autres États à la protection de leurs propres régimes et ainsi prévenir une attaque contre eux, ils ont fait traduire dans toutes les langues et publier en tous lieux la déclaration rebelle qu'ils appellent "des droits de l'homme" et se sont efforcés d'inciter les peuples de toutes les nations et de toutes les religions à se rebeller contre les rois dont ils sont les sujets."*

Mémoire d'un haut fonctionnaire ottoman, Ahmed Atif Effendi, cité par Laurens (2000).

## RÉFÉRENCES

- Ajami F., 1998, *The Dream Palace of the Arabs: A Generation's Odyssey*, Pantheon.
- Arnaldez R., Massignon L., Youschkevitch A.P., 1966, "La science arabe", dans *Histoire générale des sciences*, R. Taton, PUF.
- Barber B., 1995, *Jihad vs McWorld*, Random House.
- Barendse R.J., 2002, *The Arabian Seas: The Indian Ocean World of the Seventeenth Century*, M.E. Sharpe.
- Bienaymé A., 1960, "Institutions et facteurs sociologiques dans la théorie économique", *Revue Économique*, 11(3).
- Blaut J.M., 2000, *Eight Eurocentric Historians*, Guilford Press. Voir critique de Joel Mokyr, *Journal of Economic History*, 61(2), juin 2001.
- Brasseul J., 1997, 2001, *Histoire des faits économiques*, tome 1, Armand Colin.

- Brasseul J., 1999a, "L'évolution divergente des sciences et des techniques sur les deux rives de la Méditerranée : les leçons de l'histoire", *Mondes en développement*, tome 27, 105.
- Brasseul J., 1999b, "Les villes et l'apparition du capitalisme" dans Bailly A. et Huriot J. M. (sous la dir. de), *Villes et croissance*, Anthropos.
- Braudel F., 1979, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Armand Colin.
- Bulliet R.W., 1975, 1990, *The Camel and the Wheel*, Harvard University Press.
- Burlot J., 1990, *La civilisation islamique*, Hachette
- Chaudhuri K.N., 1990, *Asia before Europe*, Cambridge.
- Cohen D., 2001, "Y a-t-il une malédiction économique islamique ?", *Le Monde*, 6 novembre.
- Corm G., 2002, *L'Europe et l'Orient, de la balkanisation à la libanisation, histoire d'une modernité inaccomplie*, rééd. La Découverte.
- Corm G., 2002, *Orient-Occident, la fracture imaginaire*, La Découverte.
- Cosandey D., 1997, *Le Secret de l'Occident, du miracle passé au marasme présent*, Arléa, critique dans la revue *Région et Développement*, n° 8, L'Harmattan, 1998.
- Daniel N., 1993, *Islam et Occident*, Cerf, 1<sup>e</sup> éd. 1960.
- Deyon P., Jacquart J., 1978, "L'empire ottoman", dans Léon P. (sous la dir. de), *Les hésitations de la croissance 1580-1830, Histoire économique et sociale du monde*, t. 2, A. Colin.
- Diamond J., 1997, *Guns, Germs and Steel*, Vintage, 1998.
- Diamond J., 1998, "Peeling the Chinese Onion", *Nature*, Vol. 391, 29 Jan.
- Fergani N., Maksoud C. et alii, 2002, *Arab Human Development Report*, PNUD.
- Fukuyama F., 1992, *The End of History and the Last Man*, Free Press.
- Fukuyama F., 1995, *Trust: The Social Virtues and the Creation of Prosperity*, Free Press.
- Fuller G., Francke R.R., 2000, *The Arab Shi'a: The Forgotten Muslims*, St Martin's Press.
- Grousset R., 1939, *L'épopée des croisades*, Plon, rééd. Perrin, 1995.
- Grousset R., 1948, *Bilan de l'histoire*, Plon.
- Grousset R., 1960, *L'Empire des steppes*, Payot.

- Haffner S., 2000, *Histoire d'un Allemand*, Actes Sud.
- Harrison L.E., 1992, *Who Prospers? How Cultural Values Shape Economic and Political Success*, Basic Books.
- Heilbroner R.L., 1989, *The Making of Economic Society*, Prentice-Hall.
- Hourani A., 1991, *A History of the Arab Peoples*, Faber & Faber.
- Huff T., 1991, *The Rise of Early Modern Science: Islam, China, and the West*, Cambridge University Press.
- Huntington S., 1996, *The Clash of Civilisations and the Remaking of the World Order*, Simon & Schuster.
- Ibn Khaldûn, 1980, *Le voyage d'Occident et d'Orient*, Sinbad.
- Kepel G., 2001, *Jihad : Expansion et déclin de l'islamisme*, Gallimard/Folio, (trad. anglaise : *Jihad: The Trail of Political Islam*, Harvard University Press, 2002).
- Khoury G.D., Tuéni G., Lacouture J., 2003, *Un siècle pour rien, le Moyen-Orient arabe de l'Empire ottoman à l'Empire américain*, Albin Michel.
- Jones E., 1981, *The European Miracle*, Cambridge University Press.
- Landes D., 1998, *The Wealth of Nations, Why Some Are So Rich and Some So Poor*, Norton.
- Langellier J.P., 2000, "Al-Mansour, le Richelieu de la guerre sainte", *Le Monde*, 26 juillet.
- Langellier J.P., 2000, "Mahmud de Ghazna, le briseur d'idoles", *Le Monde*, 28 juillet.
- Laurens H., 1989, *L'Expédition d'Égypte*, Armand Colin.
- Laurens H., 2000, *L'Orient arabe, Arabisme et islamisme de 1798 à 1945*, Armand Colin, rééd. 2002.
- Le Boucher E., 2003, "Au-delà de l'Irak, la faillite du monde arabe", *Le Monde*, 3 février.
- Lévi-Strauss Cl., 1952, "Histoire stationnaire et cumulative", dans *Race et histoire*, Unesco.
- Lewis B., 1988, *Islam et laïcité*, Fayard.
- Lewis B., 1982, *The Muslim Discovery of Europe*, Norton.
- Lewis B., 1993, *Les Arabes dans l'histoire*, Aubier.
- Lewis B., 1996, *The Middle East: 2000 Years of History from the Rise of Christianity to the Present Day*, Weidenfeld & Nicholson.

- Lewis B., 2002, *What Went Wrong? Western Impact and Middle East Response*, Phoenix (trad. *Que s'est-il passé ? L'Islam, l'Occident et la modernité*, Gallimard, 2002. Critique de Roger-Pol Droit, "Splendeur perdue de l'Islam", *Le Monde des livres*, 4 octobre 2002 ; critique d'Edward Saïd dans Harper's, juillet 2002, qui traite Lewis de "pseudo-expert".
- Lombard M., 1971, *L'Islam dans sa première grandeur (VIII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle)*, Flammarion.
- Maalouf A., 1983, *Les croisades vues par les Arabes*, J. C. Lattès.
- Mantran R., 1969, *L'expansion musulmane*, PUF.
- McNeill W., 1963, *The Rise of the West*, The University of Chicago Press.
- Meddeb A., 2002, *La maladie de l'islam*, Seuil.
- Mokyr J., 1990, *The Lever of Riches, Technological Creativity and Economic Progress*, Oxford University Press.
- Naipaul V.S., 1998, *Beyond Belief: Islamic Excursions Among the Converted Peoples*, Little, Brown.
- Naipaul V.S., 1981, *Among the Believers: An Islamist Journey*, Random House.
- North D.C., Thomas R.P., 1973, *The Rise of the Western World, A New Economic History*, Cambridge University Press.
- Peyrefitte A., 1995, *La société de confiance*, Odile Jacob.
- Pietri L., 1971, *Les débuts du Moyen Âge, Le monde et son histoire*, Meuleau M. (sous la dir. de), Bordas/Laffont, rééd. Bouquins, Laffont, 1984.
- Rashed R. (sous la dir. de), 1997, *Histoire des sciences arabes*, R. Morelon coll., 3 vol., Seuil.
- Riché P., 1968, *Grandes invasions et empires, Ve-Ve siècles*, Histoire universelle Larousse.
- Rosenberg N., Birdzell L.E., 1986, *How the West Grew Rich*, Basic Books.
- Roy O., 1992, *L'échec de l'islam politique*, (trad. anglaise : *The Failure of Political Islam*, Harvard, 1994), Seuil/Esprit.
- Saïd E., 1978, *L'Orientalisme*, Seuil, 2<sup>e</sup> éd. 1980.
- Sardar Z., 1977, *Science, Technology and Development in the Muslim World*, Croom Helm, London.
- Sardar Z., 1977, *Science, Technology and Development in the Muslim World* Humanities Press, New Jersey.
- Sorman G., 2003, *Les enfants de Rifaa, musulmans et modernes*, Fayard.

- Sourdel D., Sourdel J., 1968, *La civilisation de l'Islam classique*, Arthaud.
- Sowell Th., 1986, *Race, politique et économie*, PUF.
- Sowell Th., 1994, *Race and Culture: A World View*, Basic Books.
- Tellier L.N., 2002, "Ben Laden et son espace", *Organisations et territoires*, Printemps-Été.
- Temin P., 1997, "Is it Kosher to Talk about Culture?", *Journal of Economic History*, 57(2), June.
- Tolan J., 2003, *Les Sarrasins, L'islam dans l'imagination européenne au Moyen Âge*, Aubier.
- Valensi L., 1978, "Le monde musulman", dans Léon P. (sous la dir. de), *Inerties et révolutions 1730-1840, Histoire économique et sociale du monde*, tome 3, Armand Colin.
- Vatin N., Veinstein G., 2003, *Le sérail ébranlé, Essai sur les morts, dépositions et avènements des sultans ottomans (XIV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*, Fayard.
- White L. Jr, 1978, "The Expansion of Technology 500-1500", in *Medieval Religion and Technology*, University of California Press, Berkeley.

#### Articles

**The Economist**, "In the name of God", A survey of Islam and the West, September 13th 2003, "Self-doomed to failure", *Special report: Arab development*, July 6th 2002 ; "The man in the Baghdad café", *Cultural explanations*, November 9th 1996 ; "Time travellers", *A survey of the Gulf*, March 23rd 2002 ; "Children of the Islamic revolution", *A survey of Iran*, January 18th 1997 ; "New and old", *A survey of Egypt*, March 20th 1999 ; "The elusive golden apple", "Ataturk's long shadow", *Surveys of Turkey*, June 8th 1996, June 10th 2000 ; "Squeezed", *A survey of the Arab world*, May 12th 1990 ; "Not again, for heaven's sake", *A survey of Islam*, August 6th 1994

**Le Monde**, "Un islam, des islams", 8 octobre 2001 ; "L'islam et les femmes", 16-17 décembre 2001 ; "L'énigme saoudienne", 3-4 mars 2002 ; "De Dakar à Djakarta : les musulmans face à la guerre", 11-12 novembre 2001 ; "Algérie 1962-2002", 30 juin-1er juillet 2002 ; "Le mystère irakien", 29-30 septembre 2002 ; "Proche-Orient : la paix en fuite", 18 avril 2002 ; "La Turquie orpheline", 15-16 novembre 1998 ; "Nos voisins, les Turcs", 15-16 décembre 2002 ; "Al-Mansour, le Richelieu de la guerre sainte", 26 juillet 2000 ; "Mahmud de Ghazna, le briseur d'idoles", 28 juillet 2000.

### **THE DECLINE OF THE ISLAMIC WORLD FROM THE MIDDLE AGES: A SURVEY OF THE EXPLANATIONS**

***Abstract** - Since its peak in the Middle Ages, the Islamic world has lost its prominent place among the great civilisations. Indeed, the scientific and industrial revolutions took place in Western Europe between the XVIIth and the XIXth centuries, and not in the Muslim world, while the free-market democratic system was also invented in the Netherlands, England and France. This article highlights some aspects of the Islamic decline in the first part, and aims to survey the main explanatory theories for this decline in its second part, ranging from geographical to institutional factors and from economic to demographic analyses.*

### **LA DECADENCIA DEL MUNDO MUSULMÁN A PARTIR DE LA EDAD MEDIA : UNA SINTESIS DE LAS EXPLICACIONES**

***Resumen** - Desde su apogeo en la Edad Media, el mundo musulmán perdió la primera plaza entre las grandes civilizaciones, dejando la revolución científica en el siglo XVII y la revolución industrial en los siglos XVIII y XIX desarrollarse en Europa Occidental. A aquellas épocas también nació en Europa el sistema político – económico capitalista de mercado que se está desarrollando hoy en día casi en todos los países. Este artículo presenta en la primera parte los detalles del retroceso y analiza en la segunda parte las principales teorías explicativas de los factores geográficos a los factores institucionales pasando por los análisis económicos o demográficos.*